

29 ans. Je suis mère. Sans mon enfant. Meurtrie, triste, lésée. J'ai mal au dos depuis 5 ans, le poids de ma vie est lourd sur mes petites épaules.

Je me souviens d'une après-midi où papa devait me rendre visite. Je devais avoir 6 ou 7 ans, j'ai changé de tenue à 3 ou 4 reprises, et je suis allée à la salle de bain pour mettre le rouge à lèvres de maman, pour plaire à papa. Ce jour là, il n'est jamais venu.

Puis j'ai pleuré à la cuisine en écoutant Pierre Bachelet chanter « J'avais 20 ans », une cassette que papa m'avait donnée. J'étais sûre que c'est lui qui chantait. Maman avait beau me dire que ce n'était pas lui, je ne voulais pas qu'on brise mon rêve. Il avait la même voix mélodieuse, douce, un brin cassée. Puis un jour, cette cassette a fondu sur le petit four de la cuisine qui chauffait trop fort. Le drame.

Je suis née à Casablanca en juin 89, élevée par ma mère, seule, enseignante la journée au collège, enseignante le soir pour joindre les deux bouts. Elle a eu du mérite. Etre mère seule dans un pays qui ne laisse peu de place à la femme est difficile. Elle a su s'en sortir, nous n'avons jamais manqué de rien, si ce n'est d'une présence masculine.

Petite, je n'ai connu mon père qu'à travers les dires de maman. Pour mon anniversaire, elle achetait des cadeaux qu'elle lui demandait de m'offrir. Il ne venait que rarement. Occupé au travail la journée, au bar le soir, les bouteilles étaient ses meilleures amies.

Je l'idéalisais beaucoup. Je regardais ses photos en noir et blanc et je me disais « quand je serai grande, je voudrais me marier à un homme qui ressemble à Papa ». Il était beau, noiraud, sourire ravageur, yeux pétillants. Il est devenu mon idéal.

Il m'avait apporté une gomme et un crayon pour la rentrée scolaire. Je n'ai jamais voulu les utiliser, pour les garder intacts. C'était tout ce que j'avais de lui. Ces vieilles gommes avec un côté bleu foncé et un côté orange.

A l'adolescence, je refuse catégoriquement de croire ce que ma mère me dit sur lui. Je lui reproche sa séparation, lui reproche de m'avoir éloignée de mon père. En ce temps là, je ne savais pas qu'elle avait pris la meilleure décision pour nous deux. Enceinte de moi, il rentrait tard, ivre, ou découchait. Son salaire de directeur technique ne durait qu'une semaine à peine. Il était irresponsable, mari absent, père absent, sans doute perdu, parfois violent. La patience de ma mère a fini par atteindre ses limites lorsque j'ai eu 2 ans. Elle a préféré m'élever seule plutôt que

dans une atmosphère malsaine. Honorable pour une mère mais difficile à entendre pour une ado têtue.

Mon père a eu une éducation à l'européenne. De mère espagnole pied noir d'Algérie et de père marocain, il a grandi à Casablanca puis a fait la marine à Toulon vers l'âge de 16 ans. Son parcours a été rocambolesque. 6 femmes, 11 enfants, mais personne ne les connaît vraiment, même pas lui.

Ma mère a été courageuse et a tout fait pour que je ne ressente pas l'absence ni l'abandon de mon père. Elle m'a donné double amour et double attention, mais malheureusement, elle n'était pas heureuse. Il faut avouer qu'une mère malheureuse ne peut pas rendre son enfant totalement heureux. Je la sentais, on était liées. Les problèmes financiers, la gestion du foyer, sa fonction d'enseignante face à des élèves agités, un mariage qui a échoué, sa fille sans papa. Elle a su gérer. Elle s'est battue pour que j'acquies la nationalité française de par mon père afin d'étudier dans une école française. Elle m'y emmenait le matin, à pied. Les autres élèves, issus de familles relativement aisées, étaient accompagnés par des chauffeurs, dans des voitures qui brillent. J'avais honte car ma mère m'accompagnait tous les matins à pied. Je lui disais de me laisser au coin de la rue pour faire la fin du trajet toute seule. Je ne voulais pas qu'on me juge, qu'on m'infériorise, et je n'avais que 7 ou 8 ans.

Ma mère a été déçue par l'homme marocain, souvent imbu de lui-même, patriarche, machiste. C'est une femme de caractère, une femme téméraire, qui refuse de se soumettre à un homme et qui se bat pour l'égalité des sexes.

Au Maroc, on entendait souvent que les européens pouvaient se marier sans problème avec une femme ayant déjà 1, 2, même 3 enfants. Chose rare au Maroc. Ce genre de femme est malheureusement dénigrée, jugée, pointée du doigt. Elle reste seule avec son enfant. Le rêve de ma mère était de quitter le Maroc et fuir cette mentalité arriérée. Les quand dira t'on, le manque de liberté, de respect, l'anarchie. Son vœu s'est réalisé en 2000, où elle rencontra René, un suisse, plus âgé de 16 ans. Un homme responsable, gentil, avec elle et avec sa fille. C'est ce qu'elle recherchait. Un homme qui puisse prendre soin de son enfant et avec qui elle vivrait une vie stable, en Europe.

On s'est installées dans le village où vivait René depuis déjà une vingtaine d'années. Je me souviens du premier hiver que j'ai passé en Suisse. J'ai eu tellement froid que j'ai contracté une fibromyalgie. Le paysage était magnifique, blanc, beau, paisible,

mais j'avais mal partout. Choc émotionnel, dû à ce déménagement si soudain, peut-être. Je ne pouvais plus toucher ma peau sans pleurer.

J'ai commencé l'école en Suisse à 11 ans. Mauvais souvenir. Mon nom de famille sonnait très arabe et les camarades de classe n'ont pas hésité à me faire comprendre que j'étais différente. Un jour, nous allions en course d'école pour faire du ski, on m'a tiré les cheveux, traitée de sale arabe. C'était juste après le fameux 11 septembre. Je suis rentrée à la maison en pleurs. J'en ai voulu à la terre entière. Un tas de questions m'ont envahie. Pourquoi suis-je arabe ? Pourquoi ne suis-je pas blonde ? Pourquoi ne-suis je pas née de parents européens ? Et pourquoi je porte ce nom ? Ma mère n'a pas hésité une seconde. Elle a contacté très rapidement le consulat afin de procéder à un changement de nom afin que je puisse obtenir le 2^{ème} nom de famille de mon père. Sa démarche a porté ses fruits.

A l'adolescence, je comprends petit-à-petit que la présence de mon père est un manque réel pour moi. J'allais le voir environ une fois par an, à Marrakech, dans l'hôtel où il travaillait. C'était un réel parcours du combattant pour le rencontrer. Je m'annonce à la réception et la secrétaire appelle mon père, puis m'annonce qu'il est absent pour l'instant, qu'il faut revenir plus tard. Plus tard, on me dira qu'il faut encore revenir plus tard. Un jour, il fit mine de ne pas être au travail, mais le gardien me fit accéder à son bureau par l'entrée des employés. Il blêmit lorsqu'il me vit entrer dans son bureau sans son autorisation, accompagnée en plus par ma mère, qui se fit un plaisir de lui passer un savon.

Mon demi-frère Abdou était là aussi, le seul parmi les nombreux enfants de mon père que je connaissais à cette époque. Il s'était fait empoigner par les agents de sécurité avant d'entrer fermement dans le bureau de notre père. Ses bras portaient des marques rouges, et son regard était figé.

J'ai appris peu de temps avant ça qu'il avait fait une tentative de suicide. Mon père est né le 12 août et mon frère le 11. Il lui avait promis de fêter leur anniversaire ensemble, mais il n'est jamais venu. Ce soir là, mon frère s'était pendu à l'aide d'un câble dans la terrasse de la maison familiale. Juste à temps, un ami, arrivé en retard pour regarder le match de foot avec lui, l'a secouru. Mon demi-frère souffre clairement plus que moi de l'abandon de notre père.

Il lui ressemble beaucoup, autant au niveau physique qu'au niveau caractère. Plus jeune, il buvait beaucoup et consommait de la drogue. Il était charmeur et prenait soin de son apparence. C'est après avoir frôlé la mort après une soirée très alcoolisée qu'il s'est radicalisé. Après avoir vomi ses trippes, il a fait une prière,

promettant à Dieu de ne plus toucher une goutte d'alcool. Ce fut ses derniers excès. Sa mère racontait qu'il éteignait la télévision, n'écoutait plus de musique, ne sortait plus. Il est passé à l'autre extrême, très vite. Aujourd'hui, il porte une longue barbe, vit selon les règles que préconise l'Islam salafiste, a épousé une jeune marocaine qu'il ne connaissait pas, lui a fait 3 enfants.

En 2010, lors d'une pause au travail, j'ai téléphoné à mon père pour prendre de ses nouvelles. Je me souviens qu'il était fortement enrobé, qu'il frôlait les 100kgs sur la balance. Il m'a annoncé qu'il a perdu énormément de poids en 2 mois et qu'il souffrait de pertes d'équilibre, mais qu'il était suivi par les médecins pour être soigné. Personne ne s'en doutait, mais c'était le début de la chute libre. J'ai décidé d'aller lui rendre visite quelques mois plus tard.

A cette époque, il était marié depuis plusieurs années et avait 3 enfants de cette union. Je me souviens d'elle quand j'étais petite. Elle venait demander au concierge de l'immeuble où je vivais avec ma mère, si mon père était venu. Elle avait peur qu'il entretienne une éventuelle liaison avec ma mère. Un jour, elle m'a croisée dans les escaliers du rez et m'a demandé si j'étais Rita. J'ai répondu par l'affirmative. Elle m'a fixée en souriant, s'est baissée, et m'a embrassée sur la joue.

Je me souviens d'une anecdote assez particulière. J'aidais ma mère à faire les tâches ménagères, et, en soulevant le paillason de la porte d'entrée, je découvre un petit amas noir, visqueux, comme de la boue entassée dans un petit coin. Je l'ai porté dans mes mains jusqu'à la poubelle. Ma mère était paniquée, il s'agissait sûrement d'un mauvais sort jeté par quelqu'un. Elle m'a dit qu'il n'aurait surtout pas fallu y toucher. Quelques mois après, ma mère est partie à la recherche de cette femme pour demander s'il était possible que je rencontre mon papa. Je n'oublierai jamais ce jour là. C'était dans un quartier défavorisé situé pas loin de la côte à Casablanca, elle est sortie de l'immeuble en peignoir bleu, avec un balais à la main, criant derrière nous afin qu'on s'en aille. Elle a ensuite appelé ma mère, lui disant que si elle tentait encore une seule fois de prendre contact avec mon père, elle lui ferait regretter le jour de ma naissance.

Ce fameux jour de mai 2010, j'ai donc appris que mon père était malade. Quelques mois plus tard, je me suis envolée pour le Maroc, avec ma mère. Il était déjà en arrêt maladie et passait sa journée à son domicile. Sa femme m'attendait dans une rue du quartier Gueliz. Mon cœur bat la chamade en montant les escaliers de l'immeuble.

Arrivées dans l'appartement, sa femme me montre la chambre où il se trouve. J'ouvre la porte doucement, et je le découvre allongé sur son lit, portant un bat de survet et un t-shirt bleu clair. Il se redresse sans trop de peine, mais se met debout en prenant appui au mur. Je vois là un homme amaigri, mais son charme illuminait toujours son visage. Je suis tellement ravie de le voir. C'est la première fois de ma vie que je mettais les pieds chez lui, dans son intimité familiale. Il m'embrasse. « Ca va ma Rita ? Va au salon, je te rejoins. »

Il prend son temps et marche en prenant appui ici et là. Ses trois enfants sont assis sur les banquettes marocaines. Ils sont timides, me regardent, et lorsque je les regarde à mon tour, ils détournent les yeux.

Sabrina, vient sur mes genoux et m'embrassement furtivement sur la joue. Elle me chuchote à l'oreille « pourquoi tu ne viens jamais nous voir ? ». Surprise, je ne sais pas quoi répondre. « J'habite très loin ma chérie. ». Elle ne connaissait pas encore la réelle vérité. On ne m'a jamais invitée. Je ne sais pas ce que c'est d'avoir une sœur, un frère, je ne sais pas comment la toucher, comment lui montrer que je l'aime bien. Je me sens bloquée.

Mon père n'a rien à me dire, comme d'habitude. Il murmure des phrases pour meubler le vide comme « Et oui ma Rita, c'est la vie... ».

J'aurai aimé être seule à seule avec lui, l'avoir pour moi, comme ses enfants l'ont eu pour eux depuis leur naissance. Je n'ai pas eu cette chance, du moins, je ne sais pas vraiment si ça aurait été une chance...

Après cette rencontre comme après chacune de nos rencontres, je pense à lui constamment pendant des mois durant, lui écris, sans jamais avoir de réponse de sa part, puis j'abandonne. Pourtant, lorsqu'on se quitte, il me dit toujours « Ne m'oublie pas ma Rita, écris-moi ».

Je tente de lui téléphoner un jour, mais sa ligne semble avoir été désactivée. J'appelle son travail et on m'informe qu'il a déménagé en France afin d'y être hospitalisé.

Les questions fusent dans ma tête. Pourquoi ne m'a-t-il pas prévenue ? Pourquoi sa femme ne m'a-t-elle rien dit ? Elle a pourtant des enfants, elle devrait comprendre mon sentiment ! Je leur en veux. J'appelle la femme de mon oncle, frère de mon père, qui habite Saint-Raphaël dans le sud de la France. Elle refuse de me donner son numéro et m'explique qu'il n'a envie de voir personne. Je n'y crois pas ! Je suis en colère !

C'est son fils Ramzi, l'ainé des trois, qui me donne quelques informations par le biais de Facebook. J'apprends donc qu'il est hospitalisé à l'hôpital du Nord à Marseille et qu'il est très faible.

Je décide de prendre un billet coûte que coûte pour lui rendre visite. C'était début mars 2012.

Le trajet en TGV fut très long. J'appréhendais la rencontre. Qu'allais-je lui dire ? Comment se portait-il ? Quelle sera sa réaction ? M'en voudra-t-il de ne pas être venue plus tôt ? Bon sang, personne ne m'a prévenue !

J'arrive à la gare Saint-Charles à Marseille, sa femme m'attend en voiture. Nous n'échangeons pas beaucoup, la rencontre est plutôt froide. Arrivées à l'hôpital du nord, nous montons dans l'ascenseur, direction le 3^{ème} étage. Nous longeons le couloir. Les couleurs des murs sont beige glacé, froid, les femmes de ménage nettoient le sol à l'étage. Mon cœur bat fort. J'ai peur de le revoir, j'ai peur de le voir plus malade que la dernière fois, j'ai peur de ma propre réaction. Sa femme me montre la chambre où se trouve papa. Elle me laisse passer d'abord. J'ouvre la porte, et j'aperçois des pieds à la peau jaunie, froissée, aux ongles longs. Mon Dieu. Je me dirige doucement vers l'intérieur de la chambre. J'ai froid, j'ai chaud, j'ai la gorge sèche. Il est assis sur une chaise roulante, la tête extrêmement penchée vers la droite, il est coincé et ne sait pas se redresser. Les cheveux très grisonnants, les yeux brumeux, avec sûrement 20 kg de moins que la fois où je l'ai vu à son appartement à Marrakech. Ses lèvres sont parsemées de salive sèche, ses bras sont le long de son corps, les poignets pendant vers le bas. Il a l'air d'avoir 80 ans alors qu'il n'en a même pas 60.

Je prends trois secondes pour le regarder et je ne peux m'empêcher de ressortir de la chambre en larmes. C'est encore pire que ce que j'imaginai. Sa femme me prend par l'épaule et me rassure mais aucune parole n'est assez consolatrice pour me donner du courage à ce moment-là.

Je reprends ma respiration et entre à nouveau dans la chambre. Il me dit, la voix tremblante et affaiblie « Oh, Khadija, tu es là ! », la tête toujours penchée. Sa femme le redresse et lui nettoie la bouche avec un gant de toilette.

Elle le reprends : « Mais non c'est pas Khadija, c'est Rita ! ».

Il n'a pas l'air d'entendre, ou de réaliser ce qu'on lui dit. En fait, il ne m'a pas reconnue. Il s'avère que Khadija est la sœur de sa femme et qu'on a un air de ressemblance.

Nous restons un peu dans la chambre mais le temps se fait long car on ne se parle pas. Je le regarde beaucoup et la douleur que je ressens est indescriptible. Lui qui était si fort, si beau, si charmant et charmeur, charismatique. Le voila sur une chaise roulante, ne pesant pas plus de 45 kgs, vil et détruit. Sa femme et moi descendons vers midi à la cafétéria de l'hôpital, où nous tentons de faire plus ample connaissance. Elle me raconte leur rencontre, leurs 400 coups, leurs expériences. Elle me raconte plusieurs anecdotes très détaillées. J'aime l'écouter car elle m'en apprend davantage sur lui.

Son père lui avait présenté un homme pour se marier. Elle, avait rencontré déjà Papa, l'aimait, et ne voulait personne d'autre que lui. Son père l'avait enfermée dans la chambre en guise de punition et venait tous les jours lui demander si elle avait changé d'avis. Hélas, son choix était fait. Elle avait décidé de suivre l'amour au lieu de la raison. Ses parents n'eussent d'autre choix que d'accepter la décision de leur fille.

Elle me raconta également que mon père, très naïf, s'est fait avoir par l'un de ses amis, qui lui avait demandé, contre rétribution, de faire passer une voiture en Espagne. Papa, pas très méfiant, a accepté la proposition. Arrivé au bateau qui devait le mener en Espagne, le policier lui demanda de sortir de la voiture. En tapant contre les roues, il semblait que quelque chose s'y cachait. On trouva alors plusieurs paquets de hashish. Il fini en prison.

Sa femme prenait le bus pendant 2 heures pour aller lui amener quelques courses à sa cellule. Elle l'aimait à mourir.

Elle me racontait également les violences qu'elle a subies, les nuits blanches à l'attendre, les coups physiques devant ses enfants. Une nuit, il est rentré saoul et l'a réveillée pour qu'elle lui cuisine quelque chose. Il criait tellement qu'il a sorti les enfants de leur sommeil. Sa femme, tentant de calmer les choses, n'a fait que l'énervier davantage et reçu un coup de poing dans le nez. Elle perdit connaissance quelques secondes. Sa fille, Sabrina, qui a assisté à la scène, suffoquait « Mamm, Mamma, Mamm » . Depuis ce jour, sa fille ne sortait plus aucun son de sa bouche.

Dommages colatéraux. Elle m'a dit une phrase que je n'oublierai jamais : « Je ne regrette rien, et si je devais recommencer, je le ferai ».

Je fini mon yaourt et nous regagnons la chambre.

J'ouvre la porte, me dirige vers son lit, et là il me dit, l'air surpris « Oh ma chérie tu es venue ? Comment ça va mon bébé ? ». Il en a mis du temps à se souvenir de moi. Je vais l'embrasser et saisi sa main, osseuse, la peau pâle et tachetée. Je ne sais pas quoi lui dire. Trop de temps a passé sans que nous nous soyons vus, trop de temps sans partage, sans communication, sans la moindre complicité. Nous sommes comme des inconnus. Mais je continue à l'aimer si fort, mon cœur se crispe dans ma poitrine, j'ai envie de pleurer mais je me retiens. Il balbutie des mots incompréhensibles. Il n'a plus de force et encore moins pour parler. Parler le fatigue. Je ne peux m'empêcher de l'imaginer tel qu'il était avant son cancer, et le comparer à l'homme à qui je tiens la main aujourd'hui. Il a une cinquantaine de kilos en moins et paraît bien 20 ans de plus.

Il me demande quel âge j'ai. Cette question que je déteste, qui me rappelle qu'il ne me connaît pas vraiment ! « 23 ans » lui dis-je. « Et ton anniversaire c'est en juin, pas vrai ? ». « Oui, c'est le 4 juin... ».

C'est une claque dans la gueule. Je comprends alors qu'on est rien sur cette terre. On se croit parfois invincible, beau, admiré, mais tout ça est éphémère. Vient un jour ou la vie nous prend du 50^{ème} étage et nous lâche dans le vide. Et on s'éclate par terre, sur le bitume. Tu n'as plus rien. Maladie, accident, suicide, vice. Personne n'est à l'abri ; et le plus grand danger est de croire le contraire.

Je ne sais pas vraiment si j'ai bien fait de venir. Au final, qu'est ce que ça m'a apporté ? Moment dramatique, larmes et tristesse. Ça lui a peut-être fait plaisir de me voir. Mais moi, je suis plus triste en repartant qu'en venant.

Je rentre en Suisse et poursuis le cours de ma vie.

Ma relation avec ma mère en ce temps là était plus que conflictuelle. Nous nous parlions très peu. Je rentrais à la maison, mangeais, me changeais, et je sortais. Sa présence m'irritait, et je suppose que c'était réciproque. Nous étions incapables de parler sans cr1ier. Elle m'a toujours poussée à faire des études. Elle-même professeur, elle a une manière de dicter et de vouloir diriger mes faits et gestes.

Et au Maroc, les femmes se vantent à travers leurs enfants qui ont fait des études. Trop de clichés auxquels je refuse de me contraindre.

Petite, elle m'emmenait parfois en classe avec elle. Je me souviens que lorsqu'elle posait des questions à ses élèves, j'étais souvent la seule à lever le doigt pour répondre. Mon orthographe était irréprochable depuis petite. J'étais très curieuse et me mêlait souvent des histoires qui n'étaient pas de mon âge.

Lorsque ma mère était au téléphone, je tendais l'oreille dans le combiné pour entendre ce qui s'y disait.

Ma mère et moi avions une relation fusionnelle depuis que j'étais petite. Elle a toujours été responsable et consciencieuse et ne m'a jamais fait garder pour aller à un rendez-vous avec un homme. On était heureuses toutes les deux mais triste en même temps. Ma mère souffrait de la société marocaine qui pointait du doigt une femme seule avec un enfant.

Elle redoublait d'efforts et donnait chez elle des cours de soutien le soir pour arrondir les fins de mois. Aussi, elle achetait des vêtements deuxième main et accordait des tenues coquettes pour les revendre. Une sorte de vide-dressing à l'ancienne.

Je l'admire beaucoup. Elle a été orpheline de son père vers l'âge de 10 ans puis de sa mère vers 28 ans. Elle n'avait que sa sœur et quelques membres de famille lointaine.

Sa sœur, Zohra, s'est mariée vers l'âge de 24 ans. Elle a deux enfants. Ce sont mes cousins, avec qui j'ai gardé que peu de contacts. Différence de mentalité et éloignement géographique, ça n'aide pas.

Son mari s'est converti à l'Islam pour pouvoir épouser ma mère. Elle ne l'y avait pas forcé. René a voulu étudier l'Islam et s'est rendu spontanément dans une mosquée genevoise pour apprendre les fondements de cette religion. Il a fait sa conversion dans cette mosquée et a pris le prénom musulman de « Ziyad ». Autant avouer que cela n'a pas duré longtemps. Il a suffi de l'événement du 11 septembre pour qu'il retourne sa veste. D'ailleurs, il n'avouera jamais que c'est parti de là. Lui, il prétend être agnostique, il croit en quelque chose, mais il ne sait pas quoi. Une force, une lumière, une énergie, ce qu'on appelle chez nous Dieu, aussi simplement que cela. Malgré tout, il est bien plus bon que 10 musulmans réunis. Il ne ment pas, ne vole pas, prend soin de son entourage, est à l'écoute, il représente pour moi la sagesse, la réflexion. Un homme calme, qui s'emporte rarement.

2 mars 2018, je me lance une énième fois dans cet écrit, et je recommence sur une page blanche. L'envie de partager à toutes les femmes du monde cette expérience d'abord avilissante, puissante, pour finir par devenir enrichissante. Je la qualifierai peut-être autrement, dans une année ou deux, cinq. Aujourd'hui, elle est enrichissante. Je suis devenue qui je n'aurai jamais pensé être, grâce à lui.

J'ai brûlé ma jeunesse innocente de mes propres mains, courant octobre 2012, où l'envie de construire une famille m'a envahi l'esprit. Construire une famille à n'importe quel prix ? Je recherchais un homme stable, mature, droit. J'ai cru trouver, lorsque ce jour d'octobre 2012 nous nous sommes vus pour la première fois sur un

quai de gare lausannois, où je l'attendais impatiemment, venant de Paris. Les jambes tremblantes, le nœud au ventre, je me regarde une dernière fois dans mon miroir de poche, me remet un peu de rouge à lèvres, le torse bouillonnant à des degrés inconnus. Je m'éprenais déjà pour lui, après quelques échanges intenses, alors que je ne l'avais encore jamais vu.

La rencontre est évidente, tant timide que chaleureuse. La vastitude de mon cœur voulait tout faire pour le rendre heureux, pour le mettre à l'aise, pour qu'il se sente chez lui, pour qu'il aime et qu'il revienne. L'innocence d'une grande adolescente de 23 ans qui veut devenir adulte trop vite.

Il aimait. Il revint. J'allai. Il revint. La maladie d'amour s'était déjà emparée de moi et j'étais prise au piège sans le savoir. Accepter la violence verbale, psychologique, accepter la possessivité extrême, accepter l'humiliation. Un mot gentil de sa part pansait le mal. Et je supportais, je me passais du bonheur, je pardonnais, j'avais des choses à rêver, et j'avais déjà lancé les paris sur lui, avec espoir.

Il a grandi avec sa mère, française, dans une fratrie de 4 garçons. Père marocain avec qui les relations n'étaient pas très paisibles. Il intégra l'école de police à peine après sa majorité.

Pour ma part, fille unique de ma mère. Parents divorcés lorsque j'avais deux ans. Père absent.

Le manque de père se ressent très vite, à mon enfance, puis mon adolescence, et encore aujourd'hui. Je le cherchais, il fuyait, jouait la comédie, je le retrouvais, il me refusait. Ce sentiment de rejet, d'abandon, m'a pesé beaucoup dans mes relations avec la gent masculine. J'ai peur d'être mise à l'écart, peur que l'on m'abandonne, que l'on m'oublie, comme l'a fait papa. J'ai toujours eu un besoin de protection, pour combler ce dont j'ai manqué. J'imaginais ceci sur un homme grand, avec des bras énormes, forts, qui pouvait enlacer le petit enfant qui souffrait dans un coin de mon moi intérieur.

J'ai trouvé ça en lui. Grand comme 1m86, large, fort et charismatique, tout ce qui plaisait à ma bêtise innocente.

Octobre 2013, je visite le profil d'un parisien sur un site de rencontre. Il a plusieurs photos. Plutôt beau mais ça se voit bien qu'il passe trop de temps devant la glace, sûrement plus que moi. Des yeux marron bridés, un corps bien sculpté. Aucune annonce sur sa page. Je zappe, les gigolos narcissiques, ça ne me dit rien.

Quelques minutes plus tard je reçois un message de sa part, disant :

« Alors comme ça tu visites ma profil et tu me dis même pas bonjour !!? »

Il s'appelle Mehdi. Il souhaite faire plus ample connaissance et je reste ouverte, sans y mettre trop d'intérêt non plus. Mehdi se présente à moi en disant qu'il travaille à la brigade anti-criminalité en région parisienne, et qu'il fait beaucoup de sport. D'ailleurs, il me propose de taper son nom et prénom sur YouTube.

Par curiosité, je le fais, et je découvre alors des vidéos de combats professionnels de boxe. J'avoue qu'il est pas mal, mais il a vraiment l'air trop sûr de lui. Et puis pourquoi il m'envoie ça ? Pour se vanter bien sûr. Je ne lui fais pas de réflexion, ni dans le positif ni l'inverse.

Les jours passent et nous sommes toujours en contact. En fin de compte, je commence à l'apprécier. Je cesse les discussions avec les autres jeunes hommes afin de me recentrer sur lui en particulier.

Nous semblons avoir la même vision de la vie, les mêmes principes. On échange nos numéros et j'entends sa voix pour la première fois. Une voix rauque, un accent français, je l'écoute, et je devine qu'il souri. Je souri aussi. Un coup de cœur de voix, ça existe ?

Nos échanges sont de plus en plus denses et on prévoit de se rencontrer.

Il est de mère française et de père marocain. Il a 3 frères. Mehdi me raconte qu'il est en froid avec son père depuis plusieurs mois. Il semble avoir fort caractère.

Il me demande toujours où je suis, ce que je fais, et avec qui. J'apprécie, il s'intéresse à moi, on ne s'est même pas rencontrés et il semble éprouver une pointe de jalousie lorsque je suis avec des amis.

Un samedi soir, je rejoins une copine dans son appartement, qui avait invité d'autres amies.

Mehdi m'avait demandé si chez elle il y aurait des hommes. Je réponds par la négative car je pensais qu'on serait entre filles.

Arrivée chez elle, j'apprends que son fiancé est avec des amis dans la cuisine et qu'ils dînent ensemble.

Mehdi me repose la question et honnête que je suis, je lui explique naïvement ce qu'il en est.

Sa réaction n'était pas du tout prévisible et j'ai été très déçue de voir qu'il n'a aucune tolérance ni ouverture d'esprit pour ce genre de situation. Il s'est braqué, m'a envoyée balader.

Je prends mon mal en patience, mais en vain, il ne me donne plus de nouvelles. Je ne suis pas en tort mais je n'aime pas le conflit donc je me décide à le relancer.

Il est hautain et me fait culpabiliser, en me disant « tu penses que tu mérites que je te reparle ? ». Je me demande ce qui se passe dans sa tête pour qu'il me réponde comme ça. Au final, on ne se doit rien, on n'est ni en couple ni mariés.

Après cette première dispute à distance, notre échange est un peu froid. Il se fait désirer et me teste pour savoir si je tiens vraiment à le rencontrer.

D'abord, il refuse de se déplacer pour que l'on se rencontre. Alors ça, c'est la meilleure. Moi, faire le déplacement dans un autre pays pour rencontrer un homme ? Et moi en premier ? Jamais de la vie.

On passe trois semaines à se renvoyer la balle par SMS, je laisse tomber. Au final, on s'est beaucoup trop disputés avant même de ne s'être rencontrés. Et puis pourquoi je m'attache à un homme que je n'ai même pas encore vu.

Il fini par prendre son billet de TGV, mais je lui dit ne plus vouloir de rencontre, ne plus vouloir d'échange, cette relation est vouée à l'échec et nos caractères sont trop forts pour matcher.

Il semble dérouté, déçu, et insiste pour venir me voir. Il me dit qu'on ne perd rien, et que si on ne se plaît pas, on ne se reverra pas.

« On ne peut pas laisser tomber alors qu'on est si prêts du but ! » disait-il par SMS.

Il n'a pas tort. Je ne perds rien à le rencontrer. Mais qu'il ne vienne pas chez moi !

D'abord, j'habite en colocation, et puis je ne souhaite pas le faire rentrer le premier soir chez moi, même si cela fait plus d'un mois qu'on discute. C'est par principe, je ne le connais pas.

Je lui en parle et il le prend mal.

- Attends on n'est pas des animaux ! on peut se contrôler ! ce n'est pas parce que je viens chez toi que je vais te sauter dessus !

Je suis perplexe. Je ne le crois pas vraiment, mais au final, j'accepte qu'il vienne. Je dormirai dans ma chambre et lui dans le salon.

20 décembre 2012, aux alentours de 19h30, je vais le chercher à la gare de Lausanne. Mon cœur s'accélère de battre et je me sens de plus en plus stressé au fil que les minutes passent. Le train a du retard, plus de dix minutes. C'est encore pire. Je remets une touche de rouge à lèvres. Je ne me comprends pas, pourquoi je stress comme ça ? C'est qu'un homme. Je l'imagine sur des toilettes comme tout être humain et je me sens soudain un peu mieux.

Le train entre en gare. Je ne sais pas dans quelle voiture il est, mais je me place de manière stratégique près de la rampe pour voir les passagers sortir.

Voilà, je l'ai aperçu. Qu'est ce qu'il est grand ! Heureusement que j'ai mis des talons. Il marche dans ma direction, il m'a reconnue. Je fais la froide, la fille pas stressée, la fille trop sûre d'elle, la fille qui n'est pas moi quoi.

Il semble timide, on s'échange quelques mots, mais tous deux mal à l'aise.

Nous dînons dans un restaurant où le repas se fait très long à servir. Il suit les résultats des matchs de football sur son téléphone, son regard est fuyant. Pas très classe tout ça. Je n'ai pas l'habitude de ces attitudes. Je lui lance un petit pic.

Tu n'es pas très bavard Mehdi...

Tu m'intimides.

Je n'aime pas intimider les hommes et je cherche plutôt celui qui réussira à m'intimider un peu. Il parle beaucoup derrière un écran mais en face, c'est tout l'inverse.

Nous rentrons chez moi. Je lui fait visiter l'appartement, lui dit de faire comme chez lui.

Assis devant un film qu'on a du mal à suivre, on a l'air de deux ados de 16 ans qui ne savent pas quoi faire.

Il sent bon. Je pose ma tête sur son épaule. Il m'embrasse sur la tempe, la joue, et je détourne un peu mon visage, mais j'ai autant envie que lui de l'embrasser.

Un petit bisou, et mon super principe tombe à l'eau. J'essaie de le freiner, mais impossible. Il me dit des « arrête, laisse moi faire... ». Et je me laisse aller à lui.

J'ouvre les yeux vers 8h00. Il m'a fait beaucoup rire, il m'a charmée, l'intimidation a laissé place à la séduction.

Je prépare le petit-déjeuner avec amour. Je vais le réveiller en me collant contre lui. Il dort encore profondément, et ouvre ses bras pour me serrer contre lui.

Viens déjeuner c'est prêt..

Oui j'arrive... C'est trop dur de se lever. Je me lève toujours vers midi moi, n'oublie pas que je travaille de nuit..

Je compte les heures qui restent, puis les minutes. Je suis déjà triste de le quitter. On passe l'après-midi à écouter des morceaux collés l'un à l'autre et on se manque déjà. Il me dit qu'il est heureux et que venir me voir a été la bonne décision, qu'il ne regrette pas, qu'il est charmé. C'est une évidence, on se reverra.

Les mots d'amour commencent à naître dans la semaine suivante. Je lui propose de se joindre à moi pour le réveillon, qui était à peine une semaine plus tard. J'organisais un apéritif dînatoire avec des amies.

Il hésite, ne veut pas se retrouver seul homme face à toutes mes amies. Je lui propose de venir avec un ami s'il le souhaite. D'abord c'est oui, puis non, puis oui, et enfin non. Il tarde à répondre, se fait désirer, souffle le chaud puis le froid.

Finalement il accepte, et vient seul.

La même émotion s'empare lorsque je vais le chercher sur le quai de la gare.

Un stress dur à canaliser, je me regarde dans le miroir mille fois, je souffle, je fume une cigarette, je prend un chewing-gum, et j'attends. Je jette mon chewing-gum, je refume une cigarette, puis j'en reprends un autre.

Le train à grande vitesse entre en gare. Je suis impatiente de retrouver Mehdi. Il descend du train, marche doucement, comme pour montrer qu'il n'est pas pressé. Un sourire au coin des lèvres, il se baisse pour me tendre un baiser sur le coin de la bouche.

Tu as fait bon voyage ?

Ça va.. c'était long, mais je suis arrivé, enfin !

On se regarde, on se souri, on sait ce que l'on pense l'un de l'autre et il n'y a nul besoin de s'en dire davantage à ce moment précis.

Je prépare un très bon dîner. J'aime prendre soin de lui, j'aime qu'il goûte à mes plats et qu'il les apprécie. A peine sa tasse de café terminée que je lui demande s'il veut boire autre chose. J'en fais trop, mais c'est moi, je ne suis que moi-même.

La nuit que nous passons ensemble nous rapproche davantage. « Mon Dieu.. j'ai trouvé enfin l'homme que je cherchais » me disais-je.

Le lendemain, il tarde à se réveiller. Je vais prendre ma douche et lui prépare le meilleur des petits déjeuners. Pancakes, crêpes, toasts, omelettes, jus pressé maison. Deux sucres dans son café. Je décoze son assiette avec amour, puis je m'en vais me glisser sous la couette pour le réveiller en douceur.

On se réveille mon cœur.... Tu as assez dormi.. un bon petit-déj t'attends..

Il ouvre grand ses bras et je me réfugie à l'intérieur, ma tête dans son cou. Il ronronne comme un chat contre ma peau.

Allé, ton café va être froid.. !

Il enfille sa abaya, large robe avec laquelle il fait sa prière. Il allume la télé et cherche BFM TV en mangeant son petit déjeuner.

Je le regarde et le regarder me suffit à me rassasier.

- Pourquoi tu me regardes comme ça ? dit-il l'air gêné

- Pour rien... Il te faut autre chose ?

- Non ça va très bien ma chérie. Merci. J'ai pris une photo de la table tellement c'était joli.

Plus tard, nous nous promenons au bord du lac près de Pully. Il est fasciné par la clarté de l'eau.

- Non mais regarde ! C'est transparent ! C'est propre ! On pourrait s'y baigner sans problème !

- Hum... Tu m'inquiètes là.. Chez vous c'est pas propre ?!

Ah non chez nous ça pue la mort... la Seine est dégueulasse.

Je souri. Je suis heureuse que la Suisse lui plaise. Il semble émerveillé. « Vos rues sont belles et propres, le lac est beau, les montagnes sont magnifiques, mais quelle vue splendide.. ».

Je lui dit qu'il doit bien s'y faire car peut-être qu'il finira par devoir y vivre.

Il ne semble pas de cet avis... et me reprends fermement en disant que c'est MOI qui irai vivre en France.

Il m'explique qu'en tant qu'agent de police, il signe un nouveau contrat tous les 5 ans et que s'il annule durant cette période, il devrait rembourser un certain montant et il

perdrait également sa fonction. Je l'excuse, mais ce n'est pas pour autant que cette idée me parle. Je ne me vois pas du tout vivre ailleurs, j'aime bien trop la Suisse.

Le week-end passe vite, le moment de se quitter est compliqué, pour ma part. Tantôt pressée de le revoir, tantôt triste de le quitter déjà.

Il reviendra 15 jours plus tard pour fêter le réveillon avec moi.

Les jours sans lui sont longs. On se texte du matin au soir. La relation suit son cours, mais Mehdi devient de plus en plus sévère avec moi. Je subis ses silences radio lorsque je bois un café avec des amis après le travail. Il m'en veut de ne pas rentrer à la maison assez tôt, ou plutôt de trainer dehors « après le coucher du soleil ». Il dit que dans l'islam, une femme doit être chez elle avant la tombée de la nuit.

Un jour, j'ai été chez un ostéopathe pour soigner des douleurs de dos. Mehdi me demande alors s'il s'agit d'un homme ou d'une femme. Il s'agissait malheureusement pour moi d'un homme. J'ai subi une violence psychologique inouïe, inoubliable. Il me demande comment je fais pour me faire toucher par un autre homme que lui, me dit de ne pas suivre des européennes qui ne savent pas se respecter. Il m'envoie des copiés-collés google de pages islamiques. Ses messages sont agressifs et bondés de points d'exclamation. Stupide d'amour, je m'excuse, lui promets que ça ne se reproduira plus. Il sème toujours le doute en moi, et je finis par douter de mon comportement.

Premier départ chez Mehdi, je m'en souviens comme si c'était hier. Il vivait chez sa mère qui était mariée avec un français plus jeune qu'elle de plusieurs années. Je rencontre sa mère, accueil français sans trop de chaleur. Elle me fait la bise en vitesse et doit s'en aller. Son beau-père, le personnage bof en surpoids, gentil mais avec qui la conversation s'avère superficielle de part son manque d'intellectualité.

Ses frères... Salut, en vitesse. Personne ne s'intéresse vraiment à moi ni à nous. J'ai l'impression que chacun est dans son coin, que la communication est difficile. Heureusement, je rencontre une femme, Chehrazad, la belle-sœur de Mehdi. Elle a un an de moins que moi et je me sens soulagée de pouvoir partager des moments avec elle.

Quelques mois après notre rencontre, Mehdi m'informe qu'il compte faire un pèlerinage à la Mecque avec son frère, et qu'à son retour il souhaite que je sois sa femme. Il refuse de vivre dans le « péché ». Je suis dubitative malgré ma bêtise mais tout de même assez bête pour accepter. On fait un mariage religieux le 6 avril 2013, sans musique et sans fête. Je danse quelques pas et j'aperçois la gêne de Mehdi dans son regard. Il peine déjà pour sortir de la chambre lorsqu'il aperçoit

qu'une de mes amies, que j'ai invitée, portait une robe qui dévoilait ses mollets. « Je reviens de la Mecque ! et je suis confronté à une femme dénudée ! ». Malaise. Je ne raconte pas à mes amies, j'ai honte. Honte qu'il soit devenu ainsi. J'essaie de le rassurer. « Ce ne sont que des mollets !!!! ». ».

Il finit par sortir de cette chambre.

C'est cette nuit que je suis tombée enceinte de lui. Le mois suivant, mes règles tardent à arriver. Je monte dans le bus après le travail et je m'assois face à une poussette où le bébé me faisait de grands sourires. Je flippe, c'est peut-être un signe, pourquoi ce bébé me regarde ? Pourquoi je n'ai toujours pas eu mes règles ? Je cours à la pharmacie acheter un test de grossesse. Mon cœur bat pendant tout le trajet. J'ai peur. Ce n'était pas prévu, pas si vite, pas maintenant. Il était prévu que je déménage à Paris et qu'on s'installe ensemble. Finalement, je ne connaissais pas cet homme après 6 mois de relation, pas assez pour faire un enfant, pas assez pour tout ça. Tout va trop vite.

Les 4 étages que cet ascenseur monte me paraissent être une éternité. Je cours aux toilettes faire ce test de grossesse. Les secondes me paraissent interminables. Positif. La boule que je gardais à la gorge depuis 3 jours de retard explose. Je m'assois sur les carreaux de la salle de bains, je fonds en larmes. J'appelle Mehdi, fou de joie. Je ne comprends pas sa réaction. Quel homme n'a pas peur ? quel homme n'angoisse pas d'avoir un enfant si vite, avec une femme qu'il connaît à peine ? Il est fou de joie. « Si Dieu nous a donné cet enfant maintenant, c'est qu'il y a une raison ! On doit garder cet enfant ! On ne sait pas si un jour on pourrait en avoir un autre si jamais tu décides de ne pas la garder ! ». ».

Je m'affale dans mon lit, les yeux rouges de larmes, la tête migraineuse. Je ne sais même pas si je suis pour ou contre l'avortement. Finalement, je ne me suis jamais posé la question. Notre relation était tumultueuse, Mehdi devenait trop rigide, nos chemins prenaient déjà des directions différentes, et me voilà enceinte de lui. Après une nuit de sommeil, la réponse était pour moi évidente. Je veux garder ce bébé, et je l'aime déjà. Nous sommes là en mai 2013. Je décide de donner ma démission pour fin août et de déménager à Paris.

Je me dis qu'en fin de compte, rien n'arrive par hasard. Je dois vivre ma vie, celle qui s'annonce à moi, et avec enthousiasme, ce serait mieux.

Première échographie, Mehdi est présent. On voit cette petite chose qui bouge dans tous les sens. On cache notre joie avec un petit sourire aux lèvres, tous les deux.

Deuxième échographie, je suis seule. La gynécologue m'apprend que c'est une fille. Ca voulait dire beaucoup. Il faut savoir que la mère de Mehdi a eu 4 garçons, que le petit frère de Mehdi a eu un garçon, et qu'il s'avérait compliqué dans cette famille d'enfanter des filles. J'écris un SMS à ma belle-mère, qui m'appelle et qui pleure de joie.

Je commence à avoir peur. Je revois les messages de Mehdi qui, lorsqu'il était à la Mecque, me faisait des éloges sur une fillette de 7 ans qui portait le voile. « Plus tôt elle le met, mieux c'est. » Je me souviens lui avoir répondu que j'espérais ne jamais avoir de fille avec lui !

Entre temps, lorsque je vivais encore en Suisse, plusieurs épisodes négatifs se sont succédés. Il me fait une crise de nerfs et m'humilie lorsqu'il apprend que j'ai été auscultée par un ostéopathe homme. Il a peur que je sois comme ces « mécréantes » . « On vaut mieux qu'eux, soit une fille noble, ne devient pas comme ci, comme ça, je veux être fière de ma femme, tu ne dois pas être seule dans une pièce avec un autre homme que moi...etc ». Et moi qui m'excuse, aveuglée par l'amour. J'accepte des « casse-toi ! ta gueule ! ». C'est encore moi qui m'excuse de l'avoir déçu. Je l'appelle encore « mon chéri », lui promets que ça ne se reproduira plus. Il a trouvé le parfait âne et me baladait avec la carotte.

Vivants à distance, il arrivait tout de même à contrôler mes faits et gestes. Il se fâchait si je buvais un café avec une collègue après le travail. Je devais rentrer à la maison avant le « maghreb » disait-il. Le Maghreb, c'est l'heure du coucher du soleil, c'est l'heure de la prière.

J'ai toujours eu un caractère fort mais face à Mehdi, je finissais toujours par céder. Si quelque chose n'allait pas dans son sens, il rompait le contact avec moi pendant plusieurs jours, pour me punir. Sa mauvaise foi me prenait trop d'énergie, je pleurais des heures, seule, avec ce bébé dans mon ventre. J'appréhendais la vie commune avec lui.

Je me souviens d'un jour où, lorsqu'il était venu me voir à Lausanne, durant l'été 2013, j'ai failli rompre une fois pour toute. J'aurai probablement dû. Il faut toujours écouter cette petite voix intérieure qui s'appelle l'intuition. Il faisait très chaud ce jour de juillet, j'étais enceinte de 3 mois, et j'ai mis une petite robe saumon qui dévoilait mes mollets. Mehdi m'a demandé de me changer si je voulais sortir avec lui, que ma tenue ne lui plaisait pas. Je râle, je m'énerve, mais je fini par me changer pour ne pas le froisser. Je mets donc un pantalon et un marcel jaune clair. Nous sortons en

début d'après-midi, et nous partons sur le lac pour faire du pédalo, comme il voulait. Une heure de silence, si ce n'est le son de l'eau qui vague sous notre pédalo. Il est fâché, j'ai l'habitude. Nous allons boire un café sur la terrasse de l'hôtel Angleterre. Il est presque 17h, il ne m'a toujours pas parlé. Je me sens conne, je me sens bête, je sature. « Tu comptes me parler quand en fait ? Je fais tout pour toi, je t'ai accueilli avec tes plats préférés, j'ai pris soin de toi, je t'ai emmené là où tu voulais, je me suis changée ! C'est quoi le problème !? »

Il se lève et s'en va, me laissant là, seule avec mon petit ventre, face à une terrasse surpeuplée. J'essaie de garder la face, je ravale mes larmes. J'ai trop gardé en moi, tous ces mois, et ce jour là j'explose. J'appelle ma mère qui était au centre ville et celle-ci passe me prendre. « C'est terminé Maman, je ne veux plus, ce n'est pas d'un homme comme ça dont je rêvais, je suis malheureuse, il ne me fait pas du bien. » Je crie et je tape sur le tableau de bord, je suis à bout.

En même temps, Mehdi téléphone à ma mère « On s'est disputés... Est-ce qu'on peut parler Saïda ? Je suis en bas de l'immeuble de Ghita ». Je passe devant lui sans lui parler et je monte à l'appartement. Ma mère reste en bas pour parler avec lui. J'ouvre la fenêtre de ma chambre qui donnait sur l'entrée et je tends l'oreille. J'entends « elle ne me respecte pas, elle a mis un haut jaune clair et on voit à travers qu'elle porte un soutien-gorge blanc, c'est pas normal ! » Je suis abasourdie. Je n'en peux plus de sa bêtise. Bêtise, religion, je ne sais pas, je ne sais plus.

Ils finissent par monter tous les deux et ma mère tente de nous réconcilier. « Vous êtes tous les deux de parents divorcés, voulez-vous faire subir la même chose à votre fille ? Mehdi, ce n'est pas normal de rester de boudier, il faut s'exprimer et communiquer sinon ça ne fonctionnera pas. Ghita, je n'ai rien à reprocher à ton habillement, mais si quelque chose ne plaît pas à Mehdi dans ta tenue vestimentaire, ce n'est pas la fin du monde, passe outre et fais-le pour lui, pour lui faire plaisir ».

Je réponds non. Non, je ne veux pas d'un homme comme ça. Il n'était pas comme ça au début. Il a changé. Je veux arrêter cet enfer. « Il faut que tu rentres chez toi Mehdi ». Il commence à plier ses affaires et à les mettre dans son sac, vitesse escargot sans grande conviction. Ma mère continue son monologue. Je fini par craquer encore. Elle s'en va, je me retrouve avec lui et l'évite. Je vais à la cuisine faire à manger. Il ne s'excuse même pas de son comportement. Je fini par prendre sur moi, encore, et je vais le prendre dans mes bras pour apaiser l'atmosphère.

Un mois plus tard, une énième dispute éclate. Il méprise, m'humilie, ses paroles sont blessantes. Mes larmes avaient l'habitude de couler en ruisseau. Je lui dit encore une fois ce que j'ai l'habitude de lui dire, et je fini par ne plus répondre. Sa mère me téléphone « Mehdi pleurs, quand est ce que tu comptes venir ? Il ne voit pas ton

ventre grandir ! Ce n'est pas normal d'être éloignés alors que vous devriez vivre cette grossesse ensemble ! ». En même temps, ils vivaient tous sous le même toit. Mehdi ne prenait pas ses responsabilités, il peinait à chercher un appartement, et il me faisait culpabiliser. « On va vite trouver ! C'est pas la fin du monde si tu vis quelques temps avec nous, l'important c'est que tu sois avec ton mari ». Je ne suis pas une habituée des familles nombreuses bien que j'apprécie ça. Mais l'idée de vivre avec 5 personnes dans un appartement, ça me freinait. J'ai mes habitudes, j'ai besoin de mon espace. Et pourtant, je suis partie.

Fin août, Mehdi n'avait toujours pas trouvé d'appartement. J'ai fait mes valises et je suis partie le rejoindre. Le mariage civil était prévu le 28 septembre 2013. J'étais à 6 mois de grossesse. J'ai invité un couple d'amis de Suisse, qui est arrivé durant la matinée du 28. Ils avaient pris une chambre dans un hôtel pas bien loin. Nous descendons Mehdi et moi au parking pour les accompagner à l'hôtel. Mehdi monte dans sa voiture et je monte dans celle de mes amis. Je le vois redescendre de sa voiture, l'air coléreux, se diriger vers la voiture où je suis. Il ouvre ma portière et me dit « Tu m'as pris pour votre taxi ? Tu montes avec eux et pas avec ton mari ? C'est la dernière fois que tu me prends pour un con ! » Je m'enfonce dans mon siège, je rougi, j'ai honte et mes amis aussi. Ils sont choqués par cette agressivité injustifiée. Il démarre la voiture et nous le suivons jusqu'à l'hôtel.

Le mariage est prévu à 15h00, si ma mémoire ne me fait pas défaut. J'ai rendez-vous chez la coiffeuse en fin de matinée. Ma mère est là, ma belle-mère aussi. Je suis assise devant ce miroir, qui ne me laisse d'autre choix que de me regarder, me regarder en face. Je me regarde, je vois mon ventre, je vois cette coiffeuse qui me préparer à être épouse. La peur est là, encore, la dispute de ce matin devant mes amis a atteint mon humeur. Je baisse les yeux pour échapper à mon reflet. Ma mère me regarde, je pense à elle. Elle va me manquer. Que vais-je être ici, loin des miens. Mes paupières tremblotent et je ne peux empêcher cette vague de larmes de s'évacuer, encore. Mon intuition me dit que ce mariage va être un réel fiasco. Je le sais d'avance, quelque chose me le dit, au fond de moi-même. Trop tard de faire marche arrière. Et pourtant, il n'est jamais trop tard...

J'enfile ma robe qui enrobe mon bidon de 6 mois. Je me trouve belle. J'arrive à la Mairie. Mon futur mari est très beau. Je le regarde et je suis envahie par des sentiments confus, à la fois la crainte et l'excitation. Le mari de ma mère, malade, est élégant aussi, il a enfilé un costume bleu marine, il tient sa canne d'une main, et me tend son bras pour entrer à la mairie. Il me chuchote à l'oreille « tu es heureuse ma fille ? ». Je suis prise d'un malaise et je réponds timidement « oui », esquissant un sourire exagéré.

La salle de la mairie est pleine. Famille grande. Nous, nous ne sommes que mes parents, et 3 amis. C'était compliqué d'inviter tout le monde, compliqué de faire dormir tout le monde, j'ai renoncé aux cartons d'invitations. Et puis depuis que j'ai débuté ma relation avec Mehdi, beaucoup de gens se sont éloignés de moi. J'invite ma meilleure amie et un couple d'amis de longue date.

Madame le maire fait son discours. Nous nous disons oui, nous signons. Nous nous prêtons à une séance photo dans les jardins qui entourent la mairie. Ma belle-mère a préparé une salle pour y convier les invités. Sans musique bien sûr, sous les ordres de Mehdi. On s'entend parler, c'est désagréable. Comment expliquer ça à mes amis venus pour célébrer notre union. La pression se sent. Nous mangeons tous ensuite au restaurant, dans une ambiance un peu plus conviviale que l'après-midi. Ma mère a donné une enveloppe contenant 2000 euros à Mehdi, afin de nous aider pour notre emménagement. A notre retour, chez ma belle mère, je sombre sur le lit de Mehdi lorsque je retire ma robe de mariée. Je suis incapable de retenir mes larmes. Je me sens triste, je n'arrive pas à gérer mes peurs. Je sens que ça n'ira pas. Mehdi s'assoit près de moi. « Tu regrettes ? » Je renifle et incapable de parler, je lui dit « Je sais pas, laisse tomber...on va dormir, c'est peut-être la fatigue. »

Je ne le savais pas encore, mais mes jours les plus durs de ma courte vie allaient commencer. Mehdi travaille de nuit dans la BAC. Il se lève tard puis s'en va au sport. Je me retrouve chaque jour seule. Ma belle-mère travaille à temps plein. L'ennui commence à me peser. Ma belle-mère ne me propose pas d'activité, ni de partager de temps avec elle. Mon mari m'emmène de temps en temps au restaurant, ou au cinéma, mais il s'avère dur pour lui de me donner davantage de temps. Je décide de visiter Paris, mais Mehdi n'est pas d'accord. Il ne veut pas me laisser y aller seule, me dit que c'est dangereux que je sorte seule et me dépeint une image noire de ce qui pourrait m'arriver. Je m'énerve et je tourne dans cette chambre. J'ai fait le tour des films et des séries. Que faire. Il rentre à 4h du matin et je tente de rester debout pour le voir quand il rentre. Mais il est fatigué, et s'endort. J'ai pris soin de moi maintes fois, je l'attends, écrémée et parfumée, je l'enlace mais ... « je suis fatigué bébé ». Il s'endort, et je fini par m'endormir aussi, bercée par ses ronflements, calmée par mes larmes qui me soulagent. Il ne me touche presque plus. Il fini par dire à sa belle-sœur « Je n'ai pas l'habitude de faire l'amour avec une femme enceinte ! ». Je n'avais pourtant pris que 7 kg.

Les journées se ressemblent. Pour m'occuper, je cuisine quelques tartes, des gâteaux, je regarde la TV. J'attends. Je ne sais pas ce que j'attends. Mais j'attends.

J'attends mon mari, j'attends que la naissance de notre fille, j'attends que la nuit arrive, que le sommeil m'apaise.

A 7 mois de grossesse, nous partons pour l'hôpital de Corbeil-Essonnes afin que j'effectue l'examen du 3^{ème} trimestre. Assis tous les deux faces au gynécologue, tenant mon dossier à la main, il m'indique où je peux aller me déshabiller afin de procéder au contrôle.

Vous allez examiner ma femme ?

Ben oui Monsieur.

Ah non ! Aucun autre homme ne pose la main sur ma femme. Vous avez bien des gynécologues femmes non ??

On est en sous-effectif, on peut pas faire plaisir à tout le monde je suis désolé. Quel est le problème ?

Ah non mais c'est pas possible. Je peux pas. Tant pis elle ne fera pas son examen !

Je reste là, gênée, honteuse, j'aimerais que le sol s'ouvre et m'avale d'une traite. Je n'ai pas mon mot à dire. Mes joues sont chaudes, je rougis. Dans la voiture, je craque.

t'es complètement fou... c'est la dernière ligne droite et je ne sais pas ce qui se passe dans mon ventre, si le bébé va bien, tu te rends compte ??

Allé arrête, pourquoi ça irait mal ! Il est ouf il veut toucher ma femme ! Y'a que moi qui voit ton intimité met-toi bien ça dans la tête ! J'suis pas un pédé moi !

Je me tais. La discussion est stérile. Je subis ma vie. Je subis ce mec qui ressemble à tout sauf à l'homme de mes rêves. Au fond de moi, je sais. Je sais. Mais je me tais. La casserole est en train de bouillir et l'eau finira par déborder. On rentre chez ma belle-mère sans se parler. Elle me demande ce qui se passe et je m'empresse de lui expliquer. Elle est outrée aussi et reprends son fils qui... s'en fout.

Je me sens si seule. Je n'ose pas raconter ce qui se passe à ma mère. J'en dis peu. Je ne veux pas l'inquiéter. J'ai hâte que ma fille naisse, mon alliée, elle me tiendra compagnie, je la chérirai. Je m'impatiente.

Les nuits deviennent pénibles, mon mal de dos m'empêche de trouver le sommeil. Mes douleurs augmentent jour après jour. Je me tourne dans tous les sens dans ce lit, seule. Mehdi rentre vers 4h. Je fini par m'endormir vers 5h, parfois 6h. Je me réveille aux alentours de midi. Mon dos est bloqué. Je décide d'aller voir un ostéopathe. Ceux qui sont disponibles sont des hommes et bien évidemment, Mehdi

ne veut pas. Je fini par consulter une femme, qui me fera du bien mais... le soulagement est éphémère.

Courant octobre 2013 je décide de rentrer quelques jours en Suisse afin de visiter mes parents. Nous comparons les billets sur le PC, dans la cuisine de ma belle-mère.

3-4 jours hein, pas plus ?

Mais Mehdi.. 3 jours c'est rien. Mes parents me manquent. J'ai envie de passer un peu de temps en Suisse.

Et je fais quoi moi sans toi ?

Billets bookés. Je m'en vais en Suisse. Ravie de revoir mes parents. Les bras de ma mère me réchauffent le cœur. Que c'est bon de rentrer à la maison. Ma mère me dit qu'une amie du Maroc viendra samedi. Je voudrais la voir. Mais... je dois rentrer vendredi. J'ai pourtant envie de rester quelques jours de plus. J'ai peur de la réaction de Mehdi. Comment lui dire... Je décide de lui écrire par SMS pour lui demander de prolonger mon séjour.

Si tu ne rentres pas, on se sépare ! Ton foyer est auprès de ton mari maintenant, il faut prendre tes responsabilités !

Mais... tu vis chez ta mère... Elle cuisine pour toi, tu peux te passer de moi quelques jours. S'il te plait, j'ai envie de rester quelques jours de plus.

Si tu restes, tu verras. C'est moi ton mari, je suis ton tuteur.

Approximativement... c'était ça. J'en avais assez d'être infantilisée. Je ne pouvais plus prendre de décision par moi-même. Je suis face à un homme radicalisé, devant qui ma parole ne compte pas. Je suis un objet, je suis chosifiée. Mais je tiens tête. Etre près de ma mère me donne du courage. J'ai donc prolongé ma venue en Suisse de quelques jours et ça a attisé les foudres de mon mari. Il m'a menacé de me quitter, m'a défié d'accoucher en Suisse, m'a descendue aussi bas que poussière. Tantôt il m'ignorait, tantôt il m'harcelait. Je lui demande de trouver une planche en bois à installer sous le matelas pour mon retour.

Tu veux que j'te la trouve où ?? dans la rue ??

Bricorama.. ou autre. S'il te plaît. Je n'ai pas envie de mal dormir quand je reviens. J'ai vraiment besoin qu'on installe cette planche sous le matelas, je pense que ça me soulagera, le matelas est trop mou.

Je rentre. Mehdi me récupère à la gare et l'ambiance est froide. Nous allons prendre un café avant d'aller chez sa mère. Je lui explique qu'il ne peut pas, à chaque contrariété, me menacer de me quitter. Je porte notre bébé, nous nous sommes mariés il y a à peine 2 mois. Je le supplie de faire des efforts pour cesser d'être égocentrique et pour soigner son langage. Chez sa mère, pas de planche. Ça recommence. Nuits courtes et inconfortables, encore. Mehdi ne me touche plus, ne me désire plus. Lorsqu'il rentre de ses nuits de travail, je somnole légèrement, et je sens ses mains se poser sur mon ventre. Le bébé donne des coups. « Tu réponds à Papa ? t'as hâte de sortir pour voir Papa hein ? T'as vu dès que je pose ma main elle me répond, on est déjà liés ».

Je m'endors.

Le soir, je parcours des pages internet afin de commander des décorations pour la future chambre de notre fille. Je prends des photos et les envoie à mon ex mari. « Rita, on peut pas mettre des stickers de représentations humaines dans la chambre du bébé ! C'est haram, c'est mentionné dans le hadith n°... donc les papillons etc, oublie ! ». Je me justifie, j'explique que pour moi, ça n'a aucune résonance dans mon esprit, je ne comprends pas le sens de tout ça. Sa vie est régie par les hadiths. Il ne veut pas non plus que je mette du vernis à ongles, c'est haram. Si je refais une teinture noire sur mes cheveux, c'est haram.

Novembre 2013. Une énième dispute éclate entre nous. Mehdi ne me parle plus. Il me croise dans l'appartement et fait comme s'il ne me voyait pas. Pas de bonjour, pas de bisou, pas de regard, je suis un fantôme. Je suis fatiguée de faire le pas vers la réconciliation. Je le laisse tranquille. Chehrazad, ma belle-sœur, arrive vers 17h. Nous buvons un café dans la cuisine de ma belle-mère, unique spot que nous avons et qui est validé par nos maris. Elle me propose vers 18h30 de passer la soirée chez elle. J'acquiesce. Elle habite sur la rue parallèle. Au moment où on ouvre la porte, Mehdi monte les escaliers.

Tu vas où ?

Chez Chehrazad, un petit moment.

Et t'as demandé à qui ?

Mais comment ça ? Tu ne me parles pas depuis deux jours, et en plus tu étais dehors !

Ahhh... tu veux jouer comme ça ? Ben vas-y, et tu verras, assume après !

Il s'emporte, crie, me dispute. Je ne peux pas aller chez ma belle-sœur sans son autorisation. J'ai fini par y aller quelques heures, et elle me redéposa plus tard dans la soirée.

Quelques jours plus tard, Chehrazad me montre une discussion échangée avec Mehdi et me fait promettre de ne rien dire. Je suis choquée... Je lis : « de toute façon, elle s'intègre pas à la famille, elle fait aucun effort, j'attends qu'elle accouche et je la renverrai en Suisse avec un coup de pied au cul ! ».

Je cache mes émotions. Seule dans la chambre, je m'effondre. Je pleurs, j'ai peur, je comprends enfin son plan. Je caresse mon ventre, mon bébé. Il veut garder le bébé et me renvoyer en Suisse. Je fais les 100 pas dans cette chambre, toujours le même tapis sous mes pieds moites. Les larmes ruissellent, mon cœur bat la chamade. J'ai peur. J'attends. Je l'attends. Je ne dormirai pas avant d'avoir eu une discussion avec lui. Il est 22 heures.

Aux alentours de 4h, Mehdi rentre de sa nuit de travail. Il ne me parle pas. Je suis assise au pied du lit, sur le tapis. Il m'enjambe. J'ai la rage qui envahit ma poitrine.

Alors comme ça, tu attends que j'accouche pour me renvoyer en Suisse avec un coup de pied au cul ?

Quoi ? Je sais pas de quoi tu parles.

J'ai vu le message que tu as envoyé à Chehrazad.

Et alors ? Je t'ai dit ça à toi ?

Ben tu parles de moi.

J'ai le droit de parler à ma belle-sœur ! Non mais je rêve ! J'ai pas dit ça à toi je l'ai dit à ma belle-sœur alors je vois pas où est le problème !

Quoi ??? Mais t'es complètement malade ! Allé, assume ce que tu lui as dit et dis le moi en face ! En fait, j'ai pas ma place ici ! Je ferai mieux de partir je crois bien !

Ben vas-y, on prendra un avocat quand le bébé naîtra et on verra qui aura la garde. Mais fais gaffe avec moi, je connais des juges qui donnent la garde au père.

Je ne riposte plus. Je vais me coucher et je sais que demain, je m'en irai, du moins, je ferai semblant. Mes yeux s'ouvrent vers 10h. Mehdi est parti à notre appartement pour avancer dans la peinture. Je prends ma valise, je ne mets rien à l'intérieur. Je veux le pousser à bout pour qu'il réagisse. Je veux lui montrer que je suis capable de partir alors qu'au fond, je ne veux pas partir... Je veux juste qu'entre nous, ça aille mieux.

Je reçois un SMS de sa part. Il me transmet la photo d'une machine à laver le linge. « Mon père a ça pour nous, elle fonctionne bien ! » Je réponds : « Viens fermer la porte, je n'ai pas de clef. Je pars aujourd'hui ». Il arrive dans les dix minutes, me trouve assise sur le bord du lit, ma valise entre les jambes.

- Tu fais quoi ?

- Ca ne va pas. Je dois rentrer en Suisse. Je me sens en trop ici, et tu prévois déjà de te séparer de moi, mieux vaut qu'on se quitte maintenant.

J'ai une boule dans la gorge, je sens les larmes monter. Je me retiens. Non, je ne peux plus me retenir. Je pleurs. Avec lui, je suis une grosse pleureuse. Je suis à fleur de peau. Il blêmi, m'enlace avec son bras.

Hey... arrête, je sais que ça va pas ces temps. On est chez ma mère, on a pas notre intimité, tu es fatiguée, je ne suis pas souvent là. Mais ça va aller, attend qu'on emménage ensemble pour voir comment ça évolue, et après on décidera.

Je me blottie contre lui. J'ai l'impression que ça fait des lustres que je ne l'ai pas senti contre moi. Je range ma valise.

Le terme de ma grossesse était prévu pour le 1^{er} janvier 2014.

La nuit du 8 au 9 décembre, Mehdi part au travail, je prépare un bol de céréales et vais regarder un film dans la chambre. Soudain, je ressens comme un coup de poignard dans le bas du ventre. Je suis incapable de manger. Je pose le bol de céréales au pied du lit, respire profondément. Quelques minutes plus tard, une douleur intense au bas du ventre s'empare de moi. Les premières contractions. Je suis incapable de me mettre debout, je marche le buste fléchi vers l'avant. J'ai besoin de faire pipi. Je remarque un peu de sang dans mon urine. En sortant des WC, la douleur revient à nouveau, c'est insupportable, je prends appui contre le mur du couloir pour tenter d'avancer, je titube. J'appelle Mehdi. « Il faut venir tout de suite, je crois que c'est les contractions qui commencent ».

Il arrive rapidement. Je n'avais pas encore préparé mon sac pour la maternité étant donné que mon terme était pour le 1^{er} janvier. J'essaie de mettre mes chaussettes mais je me retrouve presque à 4 pattes.

- Aide moi s'il te plaît tu vois bien que j'y arrive pas !

Mehdi roule vite, il grille les feux rouges, prend les gendarmes-couchés avec vitesse.

Je hurle dans la voiture. Les contractions sont de plus en plus rapprochées, j'ai l'impression que je vais accoucher dans la voiture. Je veux une péridurale, la douleur est trop intense. Je me souviens que j'avais dit au gynécologue que je voulais accoucher sans péri. On ne m'a donc pas fait faire les examens pour pouvoir me l'administrer.

On arrive à la maternité. Je cours au WC, j'ai encore besoin de faire pipi. Non, ce n'est pas du pipi, c'est du sang, C'est le bébé qui appuie sur ma vessie. Je sors des WC, je n'ai même pas le temps de donner mes papiers d'identité à la réception, je marche les jambes écartées comme un canard.

Elle arriiiiiiiiiive !!!! viiiiiite !

Le personnel arrive en courant, on m'allonge sur un brancard avant de me conduire en salle d'accouchement. Je crie, j'hurle, j'ai mal, mon ouïe ne perçoit même plus ce qu'on me dit. Soudain la sage femme crie dans mon oreille « Ne poussez pas ! arrêtez de pousser !!!! »

Mais je ne pousse pas, le bébé pousse tout seul, je suis incapable de maîtriser ce qui se passe, tout ce que je sais, c'est que cette douleur est la plus grande que je n'ai jamais vécue de ma vie.

Elle est là !

Je regarde Mehdi. Il a le sourire aux lèvres, il pleurs. J'entends les premiers cris de notre bébé. La sage-femme la pèse, la mesure, puis l'enveloppe dans un drap et lui met un petit bonnet jaune sur sa petite tête. Il est 1h31.

- Elle s'appelle comment cette petite ?

- Meïssa...

On l'a pose contre ma poitrine. Je la regarde, elle me regarde. Elle est toute petite. 46cm, 2kg710. Ses yeux brillent. C'est la plus belle sensation du monde. Donner la vie. Je la sens contre moi, je l'aime déjà. Mehdi et moi la regardons avec amour, fascination.

- Mettez-là au sein, on va voir si elle va téter.

Je la dirige vers mon sein gauche. Elle peine quelques secondes à le prendre en bouche et enfin, elle tète. Aïe, ça fait mal. Mais que c'est agréable de la nourrir, de

lui donner de moi. Elle tête longtemps, puis s'endort. On me monte en chambre avec Meïssa dans un petit lit sur roulettes.

Je suis épuisée mais incapable de m'endormir. J'ai peur qu'il lui arrive quelque chose, je la surveille d'un œil. Elle ronronne parfois, elle régurgite, je sonne pour appeler l'infirmière, qui incline un peu son matelas en plaçant un objet dessous. Mehdi est assis sur le fauteuil. Il s'est endormi.

Le lendemain matin, quelle belle journée... Mon bébé est là, enfin. Je la place sur ma poitrine, la couvre, et je passe des heures à la regarder. Je suis fascinée. Je la regarde respirer, ses petits doigts sont si minuscules, je la contemple. Ses yeux fermés, elle dort, elle ressemble à un ange. J'écris à ma mère pour lui annoncer qu'elle est grand-mère. Elle était partie quelques jours au Maroc. Heureuse mais triste de ne pas avoir pu être à mes côtés, elle s'empresse de prendre un billet pour venir nous voir.

Ma belle-mère vient voir Meïssa, la prend dans ses bras, lui fait des papouilles. Elle m'amène des soutiens gorges d'allaitement, me demande ce dont j'ai besoin, elle semble vouloir prendre soin de moi. Plusieurs membres de la famille de Mehdi me rendent visite.

Mehdi passe la 2^{ème} nuit avec nous.

- montre ton ventre ?

- Je soulève ma robe d'hôpital. Mon ventre a disparu, il est presque plat. D'ailleurs, c'est étrange et il va falloir se réhabituer à cette sensation. Maintenant que Meïssa est là, j'ai l'impression d'être vide de l'intérieur mais je suis plutôt enchantée de retrouver petit-à-petit ma silhouette. J'allaite Meïssa, Mehdi nous regarde.

- Waw, ils sont énormes tes seins. Mais t'es sûre qu'elle mange assez ? on devrait peut-être lui donner un biberon ?

- Mais non, mes seins regorgent de lait, pas besoin de biberon, enfin, j'en sais rien.

Il appelle l'infirmière et demande un biberon de lait pour complément. Je lui donne Meïssa, il la tient dans ses gros bras, la regarde avec amour. Son sourire est contagieux. Il lui donne le biberon, je le prends en photo.

- ça avance l'appart ?

- ouai gentiment, on a bientôt fini.
- Tu penses qu'en sortant de l'hôpital je peux aller directement chez nous ?
- Je ne sais pas.

Le 5^{ème} jour, je sors de la maternité. Les travaux ne sont pas terminés. Nous retournons donc chez la belle-mère. Je nettoie la chambre de fond en comble, règle la température, je prends plaisir à prendre soin de ma fille. Je laisse Mehdi lui donner son premier bain. Sa mère l'aide. Je me retire et les regarde.

Je dis à ses frères que s'ils veulent voir Meïssa, ils sont les bienvenus dans la chambre. L'appartement de ma belle-mère n'était pas très propre. Le chat vomissait souvent par terre, il y avait énormément de poils de chat sur le canapé. La couverture du canapé était vieille, sale, et contenait des miettes des bonhommes qui avaient pour habitude de manger sur le canapé. Ma fille étant née avant 9 mois, je voulais la conserver dans un endroit propre. Ma belle-mère n'entrera jamais dans cette chambre pas même pour me demander si j'avais besoin d'un coup de main. J'ai passé deux jours sans me doucher. Les frères de Mehdi venaient pour passer du temps avec Meïssa, mais Catherine faisait des aller retours dans l'appartement sans y entrer.

Deux jours plus tard nous emménageons enfin dans notre appartement.

L'après-midi, Mehdi part faire des courses. Il m'appelle :

- Mon petit frère m'a téléphoné ! Il m'a dit que ma mère a pleuré hier ! Il paraît que t'as pas voulu la laisser prendre Meïssa dans ses bras !
- Mais de quoi est-ce que tu parles ? c'est pas vrai ! J'ai dit à tout le monde de venir voir Meïssa et j'ai laissé la chambre ouverte et tout le monde est venu sauf ta mère !
- Donc ma mère ment ? écoute moi bien ! pour ma mère je pourrai tuer, entrer en prison ! ma mère c'est tout pour moi ! Alors il va vraiment falloir revoir ton attitude sinon c'est à moi que t'auras à faire !

La voix tremblotante, je tente de me défendre. Il raccroche. Je décide d'inviter ma belle-mère à boire un café afin d'en discuter avec elle.

En fin d'après-midi, elle arrive, entre dans l'appartement, visite les pièces l'air de rien.

- Pourquoi tu as pleuré hier Catherine ?

Elle semble gênée par ma question, m'explique qu'elle a eu l'impression que je voulais l'isoler de Meïssa.

- Tu sais Catherine, tu habites à une rue, tu peux venir quand tu veux. Tu peux même venir pendant tes pauses déjeuners. Imagine, ma mère à moi, qui habite un autre pays, qui ne peut pas voir sa petite-fille à sa convenance...
Oui oui, pas de problème.. je passerai. Merci.

Le dialogue est timide.

Ma mère arrive le 19 décembre 2013. Nous lui installons un matelas gonflable dans la chambre de Meïssa. Cette dernière dort avec nous, dans son berceau. Je me sens de plus en plus épuisée. La grossesse, l'accouchement, l'allaitement de nuit, de jour, la cuisine, le rangement. Je suis contente que ma mère soit enfin là. Elle m'allège, nous prépare le petit-déjeuner, est au petit-soin. Mehdi est étrangement silencieux. Nous recevons des membres de sa famille qui viennent nous visiter pour voir le bébé. Je discute avec les invités, de tout, de rien. Lorsqu'ils s'en vont, Mehdi m'isole dans la cuisine.

- Sinon, ton mari il existe ??
- Pourquoi tu dis ça ?
- Ben tu parles avec eux, tu t'en fous de moi !

Bref...

Ma mère est là depuis 3 jours. Durant la nuit, Meïssa se réveille, elle veut téter. Le berceau étant près de Mehdi, il prend Meïssa pour me la donner et en profite pour l'embrasser sur la bouche alors qu'elle baillait. Il sait que je ne supporte pas ça, il a une grosse barbe, Meïssa n'a même pas 9 mois, pourquoi l'embrasser sur la bouche... Je le regarde. Il me regarde.

T'as un problème ?

Mehdi, c'est 4h du mat...laisse tomber.

Je sais que tu ne veux pas que je l'embrasse sur la bouche. Ce que tu ne comprends pas c'est que c'est ma fille, je l'embrasse sur la bouche, avec la langue, et je lui lèche même les seins si je veux.

Gros pervers va...

D'un pas décidé, je me lève, portant ma fille, et vais l'allaiter dans le salon. Il me suit, et commence ses aboiements habituels.

T as dit quoi là ? j suis un pervers ? mais t es complètement malade ma pauvre !

Il hausse le ton. Ma mère se réveille, court dans le salon

mais qu'est ce que vous avez ?

Rita me dit que je suis un pervers ?

Pourquoi tu dis ça Rita ?

Mehdi !!! explique l'histoire depuis le début si tu veux qu'elle comprenne !

Je balbutie quelques mots à ma mère pour lui expliquer .

Bon, Mehdi, un père qui fait ça à sa fille est en effet... pervers.

Mais j'étais énervé quand j'ai dit ça !

Sa jambe bouge sans cesse. Il ronge ses ongles.

Mehdi, je te parle comme une mère. Tu es nerveux, agité, fais peut-être une petite analyse sur toi pour tenter de te canaliser.

A nouveau, la même boule à la gorge. Meïssa tête. Mes larmes coulent.

Je ne suis pas heureuse Mehdi. Je suis fatiguée, épuisée que ça n'aille pas, que ça n'aille jamais.

Il montre Meïssa du doigt :

Si t'es pas contente la porte est là-bas. Mais elle, elle reste ici.

Ma mère tente à nouveau de nous réconcilier, d'apaiser les choses. En vain. Tout le monde va se coucher.

Le lendemain, je me rends à la banque, ma mère voulant ouvrir un compte au nom de Meïssa. Mehdi m'écrit : « c'est toi qui a pris 1000 euros dans l'enveloppe ? »

Nous avons une enveloppe contenant près de 3000 euros, y compris les 2000 que ma mère lui avait donné lors de notre mariage. Cet argent servait pour les travaux, la peinture, et l'emménagement.

« Non, j'ai rien touché. Elle est où l'enveloppe ? »

« Dans le tiroir de la commode, là où dort ta mère ».

« Attends... tu es en train de me dire que ma mère a volé notre argent ? »

« Bah hier l'argent était là, aujourd'hui il manque 1000 euros ! faut m'expliquer comment ça peut arriver ! »

Mes yeux s'écarquillent. Je comprends son stratagème sur le champ. Il cherche à faire éclater une dispute afin de faire partir ma mère. Bien sûr, sur le chemin du retour, je fini par le dire à ma mère, qui s'arrête de marcher.

« Mon dieu, mais pourquoi n'ai-je pas pris d'hôtel ! il m'accuse d'être une voleuse ! »

Arrivées à la maison, ma mère entre dans le salon pour discuter avec Mehdi.

« Regarde moi, et dis moi les yeux dans les yeux que c'est moi qui ai volé ton argent ! »

« Saida... Sheitan parfois, on ne sait jamais... »

« Je m'en vais ce soir ! Bravo tu as bien monté ton coup ! Mais avant ça, viens fouiller mes affaires ! »

« 1000 euros, c'est vite dépensé... Rita, c'est notre argent ! faut se rendre à l'évidence ! »

Mais quelle évidence ? Il va m'apprendre qui est ma mère ? J'ai toujours vu en ma mère une personne généreuse, engagée, qui donne de l'argent à des associations, comment pouvait-il tenter de me faire douter en ma propre mère ?

Ma mère prépare son sac, il est passé 19h. Il n'y a plus de TGV pour la Suisse. Elle ira dormir chez Chehrazad.

Je l'accompagne et reviens à la maison. Sur le chemin, Mehdi m'écrit « qu'est ce qu'on mange ce soir ? tu veux commander ? ». Comme si la vie allait reprendre son cours de façon normale, comme s'il ne s'était rien passé. « On va discuter... j'ai pas d'appétit là. »

La discussion est stérile Il crie, se justifie comme il peut, il n'a pas honte, il n'a pas de gêne. Il fait partir ma propre mère alors que je ne l'ai pas vue depuis plusieurs mois.

Je vais chez ma belle-mère pour en discuter, naïve au point de croire qu'elle me donnerait raison. Elle croit son fils et jure qu'il n'aurait jamais menti, elle est désolée de la dispute qui a éclaté avec ma mère mais se positionne très vite.

Tu sais Rita, si vous vous séparez, je ferai tout pour que mon fils ait la garde partagée de Meïssa.

Mais une garde partagée ne sera pas possible étant donné que si on se sépare, je retournerai en Suisse. La distance est trop grande pour instaurer une garde partagée.

Je ne sais pas... mais je ferai tout pour soutenir mon fils.

J'ai mal, j'ai la rage, j'écris à la femme de son cousin, avec qui je m'entends relativement bien. Elle est juriste. On décide de passer la journée ensemble le lendemain.

Je me brosse les dents... aucune envie de me coucher près de lui. Il me semble de plus en plus étranger. « Je sors avec Safae demain, j'ai besoin de m'acheter des vêtements. »

Il ne répond pas.

« Tu garderas Meïssa vu que tu as congé.. »

Le lendemain, je me prépare. Je suis juste heureuse de pouvoir passer la journée avec une fille, parler de trucs de filles, faire les boutiques, ça faisait des mois que je ne l'avais plus fait. Je raconte à Safae, qui me plaint. Son mari est gentil, il l'a respecté, elle ne rencontre pas ce genre de problèmes avec lui. Il est modéré. Elle semble outrée par ce que je lui raconte. Elle m'informe de mes droits, elle même étant dans le domaine juridique.

Je rentre vers 18h, mais Mehdi et Meïssa ne sont pas là.

Je l'appelle. Il raccroche.

« Tu es où ? »

« Chez ma mère »

« Ben amène moi Meïssa, je dois l'allaiter. »

« Tu l'as pas allaitée de toute la journée je lui ai donné des biberons, je joue à la play là j'ai pas le temps ».

J'attends. 1 heure, 2 heures, 2,5 heures. Il fini par arriver aux alentours de 20h30. Il ne me parle pas. Je ne comprends pas pourquoi il part en retard au travail. Je ne pose pas de question.

Prochain soir, je prépare un de ses plats préférés. Tajine de poulet au citron confit. Je le sers, je me sers, Meïssa est dans son transat, je la berce avec mon pied.

Elle commence à pleurer, je la prend contre moi, la tient d'un bras, je la fait téter, en essayer de l'autre main de découper mon poulet. La cuisse de poulet s'en va à droite, puis à gauche. Mehdi a fini de manger.

aide-moi Mehdi ! tu ne vois pas que j'ai faim et que je n'arrive pas à découper mon poulet ?

ben demande, je ne suis pas devin !

Je pousse mon assiette, je ne veux même plus manger. Je vais rechercher un peu de tranquillité et m'isole dans la chambre avec Meïssa.

J'entends la porte claquer. Il est parti au travail.

2 heures plus tard, Meïssa hurle, elle ne pleurs pas, elle hurle, à en perdre a voix, à devenir violette. Je la porte, je fais les 100 pas, je tente de la calmer, je lui donne le sein, elle n'a pas faim. Elle hurle, beaucoup, elle est toute bleue. J'appelle Mehdi. On ne sait pas quoi faire. J'appelle la maternité, on me parle de « crises du soir », lors desquelles les bébés relâchent tout à la venue de la nuit, car la journée aurait été trop agitée.

Dès ce soir-là, Meïssa hurlera chaque soir durant minimum 1 heure avant de s'endormir.

Les jours qui suivent sont un enfer au domicile conjugal. J'avais contacté l'ambassade suisse à Paris afin d'y faire inscrire la naissance de Meïssa, et on m'a alors transmis une liste de documents à produire, dont les copies des passeports des parents.

Je demande donc à Mehdi de me donner son passeport afin que j'en fasse une copie, chose qu'il refusera catégoriquement.

Elle n'a pas besoin d'avoir la nationalité suisse ! Elle est française, c'est largement suffisant !

Je tente de lui expliquer que c'est mieux pour elle d'être binationale, que c'est une énorme chance et qu'il doit penser à sa fille au lieu de chercher à me contredire perpétuellement. Il fini par se montrer ouvert à la question, et me dis qu'on fera une copie de son passeport chez sa mère, le soir, étant donné qu'on était invités à manger chez elle et qu'on n'avait pas d'imprimante.

Le soir venu, arrivés chez Catherine, je demande à Mehdi de me donner son passeport afin d'en faire une copie. Il me regarde, le sourire en coin, sournois.

Ah, mince... Je l'ai oublié.

Je ne dis rien, mais je ne le crois pas. J'attends la fin du repas pour aller fouiller sa veste qu'il a déposée dans la chambre de son petit frère. Son passeport est dans sa poche intérieure. Je m'empresse d'aller lui dire que je l'ai trouvé, et qu'on peut désormais faire une copie.

Ne fouille pas mes affaires, et on ne fera pas de copie.

La nuit du lendemain fut terrible. Meïssa pleurs beaucoup, Mehdi est au travail. Je fais les 100 pas dans l'appartement, je lui chantonne des airs doux, elle se calme quelques minutes avant de repartir dans des cris stridents, incessants. Après une bonne heure de pleurs, elle s'endort, dans mes bras, et je la dépose dans son lit. Je vais ranger la cuisine, le salon, avant de me coucher, morte de fatigue. Elle me réveille presque toutes les deux heures pour téter. Mehdi rentre de sa nuit de travail vers 4h. Il se couche près de moi. Meïssa se réveille en pleurant.

S'il te plaît, donne lui un biberon... je suis épuisée de l'allaiter. Si elle le fini elle dormira pour le reste de la nuit.

Je fais rien du tout moi ! Occupe-toi de ta fille !

S'il te plaît Mehdi je suis épuisée.

Tu l'as changée cette nuit ? ça sent, elle a fait dans sa couche.

Non je l'ai changée avant de l'endormir. A l'hôpital, on m'a dit qu'il ne faut pas la changer la nuit car ça la stimule et la réveille davantage, et elle peinerait à s'endormir.

Quel genre de mère t'es ? tu laisses dormir ta fille dans de la merde ?

Mais non, tu n'as pas compris..

Ferme ta bouche.

Je me lève et vais dans la salle de bains pour changer Meïssa. Je lui prépare son biberon. Il est très fort pour me faire culpabiliser.

Le lendemain matin, 11 janvier 2014, je me réveille avec une seule idée en tête, photocopier le passeport de Mehdi. Je le cherche dans sa veste, il n'y est plus. Je vais au dressing et je le trouve dans sa sacoche. Je le trouve et le met tout de suite dans la poche de mon peignoir. Je regagne le salon et m'installe sur le canapé avec Meïssa dans les bras, qui tète. Comme s'il l'avait deviné, Mehdi vient vers moi, en colère.

Donne moi tout de suite ce que tu as dans la poche, ou je vais me servir moi-même !
Je n'ai rien dans la poche...

Il tend sa main vers mon visage.

Tu l'a veux celle-là ?

J'ôte le passeport de ma poche et le lance par terre.

Tiens, ton foutu passeport ! Tant pis ! Je me débrouillerai autrement ! Mais crois-moi, ma fille aura la nationalité suisse !

Il se met à faire les 100 pas dans l'appartement, criant tout haut « Grosse voleuse ! T'es comme ta mère en fait ! Les chiens ne font pas des chats ! Non mais je rêve, on me vole sous mon propre toit ! sale voleuse ! ». Je m'empresse d'enrouler Meïssa dans sa couverture, lui enfile un bonnet sur la tête. Je veux sortir prendre l'air, il m'est impossible d'entendre ses insultes. La poussette étant dans le coffre de la voiture de Mehdi, je prends les clefs et descend au parking avec Meïssa. A peine j'ouvre la porte de l'immeuble, je l'entends crier par le balcon :

Tu vas où ??

Je vais juste prendre la poussette de Meïssa dans la voiture.

Je lève la tête en lui répondant et m'aperçois qu'il me filme avec son téléphone portable. « Regardez cette mère indigne qui sort sa fille en pyjama en plein mois de janvier ! »

Elle n'est pas en pyjama ! Elle est dans une couverture et elle porte un bonnet !
Tu vas voir quand tu montes !!!

Je ne le prends pas au mot. Je remonte dans l'ascenseur avec Meïssa dans un bras, poussant la poussette de l'autre bras.

Je regagne le salon pour prendre mon sac à main.
Il court dans ma direction, le visage blême.

Pose là ! pose Meïssa ! Je vais te massacrer aujourd'hui !!!!

De peur que Meïssa ne prenne un coup, je la dépose sur le canapé. Il se rue sur moi, du haut de son mètre 86, s'empare de moi par le cou, me secoue dans tous les sens, me tire par les cheveux en me répétant « Je vais te massacrer ; tu sors ma fille en pyjama ! »

Je le suppliais de me lâcher, je ne sais pas combien de temps cela a duré. Il tentait de me débattre mais il me rattrapait par les bras, les cheveux, la mâchoire.

Il s'en va vers le dressing, je ne sais pas ce qu'il est parti chercher. Il crie à travers l'appartement. J'en profite pour sortir d'ici en vitesse, avec Meïssa.

Dans la rue, je pousse la poussette très vite, j'ai froid, je respire profondément, je pleurs. Meïssa pleurs aussi. Je longe la rue Ferdinand Buisson sans vraiment savoir où je vais. J'appelle ma belle-sœur, Chehrazad, pour lui raconter. Elle semble choquée, mais ne sait pas vraiment comment m'aider.

J'appelle Safae, la femme de son cousin, qui est juriste. Je lui raconte et lui dis que je vais au commissariat. Elle me dit qu'elle va avertir Martine, la sœur de ma belle-mère, pour me rejoindre.

Arrivée au commissariat, il est environ 17h, on me fait attendre à la salle d'attente. Je suis tétanisée.

On prend mon procès-verbal.

Vous venez pour, Madame ?

Je lui raconte ce qu'il s'est passé aujourd'hui, en détails.

Je prends une plainte, pour violences ?

Il va m'en vouloir.

Il faut déposer plainte Madame, si vous avez subi des violences.

Allez-y...

Il me demande si j'ai quelqu'un chez qui dormir, ce soir.

Je n'ai personne ici. J'aimerais rentrer chez ma mère en Suisse, s'il vous plaît.

Donnez-moi une adresse et un numéro de téléphone s'il vous plaît.

Je lui communique tout ce qu'il me demande.

Voulez-vous voir un médecin ?

Je n'ai pas le temps. Il est déjà 17h30 et mon unique train pour rentrer est à 19h11 à Gare de Lyon.

Martine arrive, accompagnée par Souad, la tante paternelle de Mehdi. Elles me conduisent à la voiture, toutes les deux bienveillantes envers Meïssa et moi.

Je vais rentrer en Suisse ce soir, je dois passer chercher des affaires à l'appartement.

Il faut avertir Mehdi...

Mais il ne sera jamais d'accord ! Je veux partir juste quelques jours !

Oui, mais c'est mieux de le lui dire.

Nous arrivons à l'appartement. Mehdi n'est pas là. Je m'empresse de prendre quelques vêtements pour Meïssa, des couches, pendant que les tantes de Mehdi tentent de le joindre par téléphone.

Martine me rejoint dans la chambre de Meïssa : « Il va arriver, il est chez son père, à côté.. »

Nous l'attendons au salon et à ma grande surprise, il ne vient pas seul. Le mari d'une autre tante est là. Il est imam, marié, 4 enfants dont une fillette d'une dizaine d'années qui porte le voile et qui connaît de multiples versets coraniques par cœur.

C'est sa tante maternelle Martine qui ouvre la discussion.

Bon Mehdi, il faut qu'elle parte quelques jours, ça vous fera du bien car là... ça ne va pas.

Il est blême et se ronge les ongles.

Je sais, elle peut partir, pas de soucis, mais elle doit me donner une date à laquelle elle va rentrer !

Je ne sais pas Mehdi, ça dépend aussi de toi et de ton comportement des jours à venir. Je peux rester 3 jours comme une semaine, je ne sais pas !

La discussion ne dure pas longtemps. Il embrasse Meïssa et je pars pour Gare de Lyon avec ses tantes.

Martine monte avec moi dans le train pour m'aider à placer mes affaires quand soudain, son téléphone sonne. C'est ma belle-mère qui demande à me parler.

Eh bien ! Merci en tout cas de m'avoir laissé dire au revoir à la petite !

Ecoute Catherine, j'ai eu une journée très éprouvante et je t'avoue que je n'y ai pas pensé.

Je vais déposer plainte pour enlèvement d'enfant sache-le !

Je baragouine quelques mots et je raccroche furtivement. Elle soutiendra son fils dans tous les cas et toute discussion avec elle s'avère stérile.

Pendant le trajet, je ne cesse de réfléchir, tout en regardant ma fille qui dort dans son couffin. Elle est tellement petite, tellement mignonne. J'ai envie de la protéger.

Ma mère et son mari nous récupèrent à Genève. Mehdi m'écrit un SMS pour savoir comment s'est passé le trajet. Nous échangeons quelques messages courts et concis.

Le lendemain, sa tante Souad m'appelle.

Rita, il faut absolument que tu retires ta plainte. J'ai discuté avec Mehdi. La police est venue le chercher chez lui, très tôt ce matin. Si tu ne retires pas ta plainte, il risque de ne plus pouvoir exercer sa fonction. Ah... aussi, il m'a dit qu'il veut divorcer.

Je tombe des nues. Je pleurs. Je l'imagine, qui se lève du lit pour ouvrir et qui trouve la police à sa porte. Je suis peinée. Je ne voulais pas ça. Je l'aime et je ne veux pas le mettre dans ce genre de situation. Je ne pensais pas que ça se déroulerait ainsi. Et divorcer ? Je l'appelle pour discuter avec lui. Il annonce la couleur assez rapidement.

Bon Rita, on va prendre le même avocat, ça nous coûtera moins cher. Ne t'en fais pas pour la garde, tu l'auras. Je vais chercher un avocat et te recontacterai.

Je raccroche et je me sens perdue davantage. Je ne le contre pas, mon égo est mal en point. Il veut divorcer, je ne peux pas le supplier de rester avec moi. D'autant plus qu'il est fautif et qu'il ne prend même pas la peine de s'excuser. Je meurs d'envie de discuter, d'arranger les choses, mais je m'en sens incapable dans l'immédiat.

Je lui réécris un message qui résume notre discussion. Je lui dis qu'on divorcera à l'amiable, que Meïssa vivra chez moi, mais qu'il faut qu'il paie une pension pour elle, qu'elle ira chez lui un week-end sur deux, et qu'on aura l'autorité parentale conjointe.

Il me répond par l'affirmative et précise que Meïssa doit aussi aller chez lui.

Oui bon, ça, ça va de soi.

Il m'écrit chaque jour pour me demander une photo de Meïssa. Les hostilités vont commencer.

Au fond de moi, j'attends à ce qu'il me demande pardon, et qu'il me demande de revenir. J'attendrai longtemps.

La semaine suivante, je reçois une grande enveloppe chez ma mère. L'envoi vient de France. J'ai mal au ventre avant même de l'ouvrir.

Il s'agit d'un envoi d'une avocate, une requête de divorce ouverte par Mehdi. Je suis convoquée pour une audience de conciliation courant février. Je survole rapidement les divers documents. Il y a plusieurs attestations sur l'honneur écrites par ses frères, par ma belle-sœur, ma belle-mère, son mari. Tout le monde en fait...

Ils disent que je m'endors lorsque j'allait Meïssa. Ils attestent que Mehdi est un excellent père. Sont jointes des photos où il baigne Meïssa, d'autres où il lui donne le biberon.

L'avocate indique que selon les dires de son client, il serait rentré de sa nuit de travail vers 4h et c'est à ce moment qu'il aurait constaté mon départ.

Mon sang ne fait qu'un tour. Je réalise enfin la manigance. Ma mère est assise près de moi. On discute, on s'emporte, on tourne en rond dans le salon. Un climat de stress s'installe en nous et autour de nous.

Je contacte une avocate en suisse pour lui parler de ce courrier. Elle m'informe qu'en principe, la procédure juridique s'ouvre au lieu où se trouve l'enfant et qu'en l'occurrence, ce serait en Suisse. Nous fixons rdv afin de nous rencontrer. Il lui suffit de quelques jours pour lancer une procédure de mesures superprovisionnelles en vue de l'urgence. Le juge admet la requête et m'octroie la garde de Meïssa, ainsi qu'un droit de visite d'un week-end sur deux pour Mehdi.

Cette même avocat m'indique qu'il n'est pas nécessaire que je me rende à l'audience agendée en février à Paris, et qu'elle se chargera d'informer le juge par écrit.

L'enfer se poursuit les jours suivants. Mehdi exige des photos de Meïssa plusieurs fois par jour et devient agressif si la main de Meïssa est floue. Il me dit qu'elle ne doit pas bouger pour qu'une photo soit réussie. Je retente à plusieurs reprises, je me retrouve avec des vingtaines de photos similaires, à comparer laquelle est meilleure avant de la lui envoyer. Il ne se satisfera jamais de ce que je lui envoie comme information sur elle, ni des photos, ni des vêtements qu'elle porte.

Si les manches du pyjama de Meïssa sont repliées sur quelques millimètres, il me dira que je suis une clocharde.

Si les ongles de Meïssa ne sont pas coupés à ras, il me dira que je suis une mère indigne. Il analyse les photos centimètre par centimètre et trouve toujours un moyen de m'offenser.

Par moment, il écrit des paragraphes d'insultes, méchantes et accusatrices. Il me dira maintes fois que je suis une folle, une menteuse, un monstre, qui l'a séparé de sa fille. Je ne peux pas m'empêcher de répondre. Je prends des heures pour écrire

des SMS sensés, constructifs, pour choisir mes mots, pour me lire et me relire. Ça n'y change rien. Il répondra constamment par le sarcasme.

Meïssa tête et dort beaucoup. Mais lorsqu'elle se réveille, elle est très agitée. A la venue du soir, elle pleurs et crie énormément, comme la crise qu'elle avait faite lorsque je vivais encore à Draveil. Les rituels du soir se ressemblent. Je la berce dans mes bras en faisant le tour de l'appartement. Elle s'arrête de crier quelques minutes pour recommencer encore. Je fais les cent pas. Je ne sens plus mes bras qui s'engourdissent. Je la mets dans la poussette et je fais le tour de la salle à manger en chantonnant. Elle hurle si fort que je me demande si je ne devrais pas aller aux urgences pédiatriques. Je vérifie qu'elle est propre. Je lui donne le sein. Elle le prends, tête un peu, s'endort. Je la pose et c'est à ce moment qu'elle recommence à pleurer. Je pleurs aussi. Je suis fatiguée.

Ma mère prend la relève. Elle la berce. Ses yeux commencent à se fermer doucement. Je la mets près de moi pour dormir. La nuit, elle se réveille au minimum 3 fois pour téter.

Mars 2014, Meïssa a trois mois. Elle souri beaucoup. Je m'émerveille devant chacune de ses évolutions. Je prends soin d'elle comme la prunelle de mes yeux. J'ai du mal à la confier à ma mère, même une heure. Je la veux auprès de moi chaque instant. J'ai l'impression que personne d'autre que moi ne veillera sur elle comme moi je le ferais.

Mi-mars 2014, je reçois le jugement de l'audience à laquelle je n'ai pas assisté. Le verdict est simple, la garde est octroyée au père.

« Compte tenu de la situation, Madame Ghita Moursil indiquant ne pas souhaiter retourner sur le territoire national et Monsieur Mehdi Mabrouk démontrant ses capacités à s'occuper de l'enfant comme il résulte des attestations de son entourage et des photos produites, l'allaitement n'étant pas un obstacle à la séparation de l'enfant de la mère, nonobstant le jeune âge de celui-ci, il y a lieu de fixer provisoirement sa résidence habituelle au domicile du père. »

Mais dans quel monde on vit ? on sépare un nourrisson de sa mère qui l'allait ? c'est ça la loi ? la justice ? l'injustice.

Je suis stupéfaite. Je réalise que je ne peux vraiment pas retourner en France car Mehdi pourrait s'emparer de Meïssa et il serait alors dans son droit.

Par ailleurs, le juge a mandaté un enquêteur social. Il s'agit de M. Ali. Il vient de Paris jusqu'en Suisse pour me rencontrer. Je l'accueille à la gare de Lausanne et l'emmène chez ma mère, où je lui raconte tout, pendant qu'il prend note dans son calepin. Il est désolé pour moi, pour nous.

Il rencontre ensuite Mehdi avant de rendre son rapport au juge. Sa décision m'est favorable. Il propose que la garde me soit octroyée et ne manque pas de signaler que Mehdi a donné deux versions des faits différentes. Il relève également sa personnalité islamisée de manière extrême.

Mes journées sont idem que celles de la veille ainsi que des lendemains. Je prends soin de ma fille, je lui donne beaucoup d'amour, je fatigue lorsque le soir, elle pleure, les nuits sont courtes et pas très reposantes. Mon moral est au plus bas mais je continue à garder le sourire, pour elle.

Mehdi saisit la justice suisse afin de faire valoir son jugement. J'essaie de trouver un accord avec lui, de le raisonner, je lui écris pour chercher une lueur d'empathie en lui. En vain. Tout est vain, mais ça, je ne le savais pas encore.

Il dit que je mens, que je ne l'allaite pas. Il croit en son mensonge. Il l'écrit dans ses dossiers. Je lui envoie une vidéo dans laquelle Meïssa tète, je fais sortir le lait de mon sein afin qu'il le voit couler. Il ne répond rien de sensé. Il continue à se moquer, à m'humilier.

Courant avril 2014, on m'envoie deux assistantes sociales du Service de protection de la jeunesse (SPJ). Même histoire qu'avec M. Ali. Je leur raconte tout. Elles sont touchées. Elles me voient m'occuper de Meïssa. Elles restent avec nous plusieurs heures. Le rapport est en ma faveur. Elles indiquent que séparer Meïssa de moi la mettrait en danger, que je suis une mère affectueuse et attentive.

Mai 2014, nous comparaissons devant le Tribunal cantonal à Lausanne. Mehdi est présent, accompagné par son avocate et moi par la mienne. La salle d'audience est grande, c'est intimidant. Face à nous, la présidente, ainsi que deux greffiers. Derrière nous, les deux assistantes sociales du SPJ.

Avant même le début de l'audience, l'avocate de Mehdi annonce que son client a une proposition à faire. Elle indique qu'il est prêt à renoncer à la garde si je décide

de rentrer en France. Il propose de me laisser son appartement et d'aller s'installer chez sa mère. Je ricane en silence. Il ne va pas me la faire deux fois.

La présidente se tourne vers moi.

Qu'en pensez-vous ?

C'est non. J'ai déjà tout quitté une fois, il m'a trahie. Je ne reviendrai pas, je n'ai ni travail ni revenus en France. Je viens de signer un contrat de travail pour recommencer une activité dès août 2014.

Très bien, la conciliation n'abouti donc pas.

Nous reprenons le cours de l'audience. La présidente met Mehdi face à ses contradictions.

Monsieur Mabrouk, dans le SMS daté du (,,,), vous indiquez qu'une petite fille doit porter le voile dès son plus jeune âge. Je vous écoute ?

Non Madame la Présidente. Je ne sais pas pourquoi j'ai dit ça. Je ne suis pas extrémiste, je suis tout à fait normal, je vis une vie normale.

Je jubile à l'intérieur de moi. Il m'énerve. Quel menteur. Il a une tête de chien battu qui donne envoi qu'on le croit. J'ai envie de crier haut et fort que c'est un gros manipulateur.

Poursuivons... vous avez interdit à Mme Moursil d'aller chez un ostéopathe homme. Pourquoi ?

Ca ne relève pas de la religion... Je suis juste jaloux. Je ne voulais pas qu'un autre homme la touche.

Mehdi fini par signer sa déclaration, ainsi que parapher la page où figure sa renonciation à la garde dans le cas où je retourne en France.

Suite à l'audience, il est autorisé à voir sa fille dans les locaux du SPJ. Elle a 5 mois. Je mets Meïssa dans les bras de son père mais, dès qu'elle entend sa voix, elle éclate en sanglots, comme les pleurs du soir. Elle pleurs sans cesse. Il fait le tour du bureau avec elle, lui parle, murmure des « chhhhut », lui caresse les joues, mais rien n'y fait. Elle finira par se calmer dans mes bras ce jour-là.

Environ un mois plus tard, je reçois le jugement. C'est pire que ce que je pensais. On me donne 15 jours pour déménager sur territoire français, sans quoi Meïssa

serait confiée à son père. La présidente y explique qu'étant donné que la naissance et le mariage ont eu lieu en France, ce sont aux juridictions françaises de juger ce dossier.

Le point positif est qu'il est mentionné « sur territoire français », ce qui laisse entendre que je peux vivre n'importe où en France, et non pas forcément à Draveil. Je décide de faire tout de même recours car je trouve cette décision très injuste, et le délai de 15 jours est trop pressant. Je ne trouverai jamais de logement en 15 jours.

Mon recours est rejeté. On me prolonge le délai pour m'installer en France au 15 octobre 2014.

Je passe près de 4 semaines à faire des allers retours en bateau. Je traverse Evian et Thonon à pieds, j'entre dans chaque régie immobilière. Nous sommes en août et cela ne fait même pas un mois que j'ai recommencé à travailler. Je n'ai pas mes 3 derniers bulletins de salaire mais le mari de ma mère s'est porté garant. Je parcours les annonces sur internet, je fais des visites, on ne me donne pas suite.

Par hasard, je tombe sur l'annonce d'un propriétaire qui loue un appartement dans le centre de Thonon-les-Bains. 77 mètres carrés, 2 chambres, un salon. 780 euros. Je m'empresse de le contacter. Il comprends ma situation et décide de me faire confiance.

Le bail est signé. Mehdi me contacte pour venir rendre visite à Meïssa le samedi 18 octobre 2014. Je prends conseil auprès de mon avocate, qui m'indique que Mehdi n'a pas encore de droit de visite défini pour mon nouveau domicile et que si j'accepte qu'il vienne, une tierce personne devrait être là pour témoigner en cas de problème.

J'en parle à Mehdi, l'invite à attendre qu'un droit de visite soit établi par le juge. Je m'attire ses foudres. « T'es une grande malade ! une sorcière ! tu m'as privé de ma fille pendant dix moi et là tu refuses que je la vois ! ».

Je m'en veux, j'aimerais qu'il l'a voit et qu'il passe du temps avec elle. Je fini par accepter. Mehdi m'indique qu'il compte passer le week-end entier à Thonon et qu'il prendra un hôtel.

Parallèlement, je repense au conseil de mon avocate et décide d'inviter un couple d'amis à la maison. Ma mère sera là aussi.

Arrive le samedi 18 octobre, je n'ai pas de nouvelles de lui. Il était pourtant sensé venir passer la journée avec Meïssa. Les heures passent. Je reçois un sms de lui vers 17h00, où il m'explique qu'il y a eu beaucoup de trafic et qu'il arrivera dans quelques minutes.

Je fais les cent pas dans l'appartement, j'appréhende. J'appréhende tout. Le moment où on se verra, la rencontre avec Meïssa, le déroulement des choses minute après minute.

Il est là. Je descends lui ouvrir la porte. Pas de bonjour, pas de salut, on se fuit du regard. Les 5 étages dans l'ascenseur semblent interminables. Il entre dans l'appartement sans saluer personne. Meïssa trotte au salon, ne semble pas l'apercevoir. Mehdi se met à 4 pattes et avance doucement vers elle pour attirer son attention.

Meïssa est joueuse. Ils finissent par trotter l'un derrière l'autre autour de la table du salon. Je prépare le goûter de Meïssa, c'est Mehdi qui le lui donne. Environ une heure plus tard, Meïssa s'endort en buvant son biberon.

Il est déjà 18h30, je dois préparer le dîner. Je propose à Mehdi de revenir demain vu qu'il a pris un hôtel. Il a l'air surpris.

au fait, je rentre sur Paris ce soir.. je n'ai pas pris d'hôtel finalement.

Comment ça ? tu m'avais dit que tu prendrais un hôtel. J'ai invité des amis à dîner, tu ne peux pas rester ici toute la soirée, Meïssa dort !

J'aimerais revenir lui dire au revoir quand elle sera réveillée.

Je refuse. Il est désorganisé. Il n'avait qu'à pas arriver en fin de journée. Je ne comprends pas ce changement de programme à propos de l'hôtel. Ma mère est attendrie et s'interpose à la discussion.

ça va... il a passé plusieurs heures sur la route, il y a eu les bouchons, c'est pas un problème s'il revient voir Meïssa avant de prendre la route.

J'accepte. Je dois sortir faire quelques courses avec mon couple d'amis. Nous convenons que ma mère contacte Mehdi si Meïssa se réveille avant mon retour.

Nous sortons en même temps, Sara, Rui, Mehdi et moi. Mehdi part de son côté, à pieds. Nous autres prenons la voiture direction Cora. Le magasin ferme à 20h00, il y a énormément de monde, les rayons sont très grands. Je n'ai pas l'esprit tranquille. Je pressens quelque chose. J'ai envie de rentrer chez moi, mais je n'ose pas presser Sara et Rui qui en profitent pour faire quelques achats personnels. Nous arrivons chez moi vers 20h15. Rui se gare et j'aperçois ma mère devant l'immeuble. Elle porte des pantoufles, elle est pétrifiée, les mains sur le visage. Où est Meissa ! Je suis frappée par une douleur au ventre, je m'empresse d'ouvrir la portière et je cours le long du trottoir pour rejoindre ma mère. Ma respiration se bloque dans ma poitrine, mes jambes sont tremblantes, j'ai l'impression que je vais tomber.

Elle est où !??

Il l'a prise. Il est parti.

Ma mère fond en larmes. Je cours au commissariat qui se trouve sur la rue d'à côté. Je sonne, je toque, je re sonne.

Une officière de police m'ouvre la porte. Je bégaye, je ne sais pas par où commencer, j'ai chaud, j'ai froid. Je hurle au commissariat.

Il a pris ma fille !!! il est parti !!!

Calmez-vous Madame, baissez le ton devant moi s'il vous plaît.

Le père de ma fille est venu la voir, il l'a prise, il faut faire quelque chose, vite s'il vous plaît, elle ne le connaît pas, il ne sait rien de ses habitudes, il n'a même pas son carnet de santé, aidez-moi !!

Mais Madame, avant même de venir chez vous, votre ex mari était chez nous. Il a pris l'enfant oui, mais il est dans son droit, il a la garde.

Vous rigolez !! il vous a dupée aussi, c'est ça ? Je suis à Thonon car il a signé une promesse devant le juge lors de notre dernière audience !

C'est un jugement de quel pays ?

Suisse

Il n'a aucune valeur sur territoire français.

Je comprends le piège. Voilà, je vois clair, enfin. Il voulait me faire venir en France de manière légale. La policière l'appelle au téléphone. Il décroche et raccroche. Je l'appelle à mon tour, il m'envoie balader de manière agressive et raccroche. Je rappelle. Il a éteint son téléphone.

Je m'écroule. Ma fille déteste les trajets en voiture. Au bout de 15 min elle hurle à en devenir violette. Je pense à elle et à ces 7 heures de trajet qui l'attendent. Je pleurs. Je tremble. Le ciel me tombe sur la tête. Si j'avais en me réveillant que ma journée se terminerait ainsi, je ne lui aurais pas ouvert ma porte.

On décide de rentrer chez ma mère. Ca ne sert à rien qu'on reste à Thonon.

Ma nuit est blanche. bercée par mes larmes. Je fais mille recherches sur le net, les lois, les législations.

A la première heure, je contacte mon avocat, Me Jean. Je ne l'avais jusqu'à présent jamais rencontré. Nos échanges se faisaient uniquement par email.

Je me déplace à Paris pour le rencontrer. Il tente de me rassurer et m'explique les droits que me donne le jugement que Mehdi tente de faire valoir. Il faut que je sois patiente jusqu'aux vacances scolaires pour voir si Mehdi va me donner Meïssa.

Les journées sont longues. Je n'ai qu'elle en tête. Je tente à plusieurs reprises d'appeler Mehdi en visio, sans succès. Il se suffit à m'envoyer quelques photos lamentables, en commentant qu'elle est heureuse de retrouver sa famille, qu'elle mange bien, qu'elle dort paisiblement.

Je n'y crois pas une seconde. Comment un enfant de 10 mois qui quitte brutalement son environnement et sa mère peut être calme, manger, et dormir.

Arrive la période des vacances. Je fixe rendez-vous avec Mehdi, vers le coup des 17h. Il me demande d'amener des affaires pour Meïssa car il ne compte pas me la donner avec des vêtements qui lui appartiennent. Je ne comprends pas s'il veut qu'on lui change de vêtements dans la rue. Je ne comprends pas. Je ne comprends rien. Je ne pose pas de question. Je prépare un sac de vêtements, un biberon, j'entre au café le plus proche pour réchauffer le lait. J'attends. J'ai peur. Mon cœur bat fort. Nous sommes en hiver. Les minutes qui passent me rendent impatiente. Je suis tellement pressée de la retrouver, de la serrer contre moi, de la rassurer, de sentir son odeur et de la couvrir de papouilles. Je sue, je transpire, j'ai chaud, froid. 17h, 17h10, 17h20.

Il ne vient pas. Il ne viendra pas. Après x sms de ma part, il fini par me répondre très courtement « j'ai vu avec mon avocate, je garde la petite ».

Je craque, je pleurs. Heureusement, je ne suis pas seule. Ma mère m'accompagne. Nous pleurons ensemble. Nous sommes déçues, toutes les deux. Je dépose plainte

pour non présentation d'enfant au commissariat. Je comprends que je n'aurais pas Meïssa durant les vacances scolaires, et qu'il va falloir attendre jusqu'au premier week-end de novembre pour la voir puisque c'est ce qu'indique le jugement.

Je suis en colère, j'envoie à Mehdi des messages accablants pour tenter de le faire réaliser ce qu'il est en train de nous faire, tant à elle qu'à moi.

Le retour en Suisse est rude. Je n'ai plus d'affaires chez ma mère. Tout est à Thonon. Mais je ne veux plus rester à Thonon, je n'ai rien à y faire maintenant que Meïssa n'est pas là. Je fais des allers-retours, ici et là, entre Vevey, où je travaille, Oron où vit ma mère, et Thonon pour parfois me retrouver seule avec moi-même lorsque j'en ressens le besoin.

Je suis anéantie. Je vais au travail malgré moi. Seul mon chef est au courant. Mes collègues ne se doutent de rien, et je ne leur en parlerai pas, les premiers temps. Je tente de garder la face, de sourire, de travailler normalement. Les soucis me rattrapent vite, je suis déconcentrée, je fais de plus en plus d'erreurs au travail, ce qui me met en colère contre moi-même.

Ma baisse de productivité durera plusieurs mois. En somme, plus rien ne m'intéresse à part récupérer ma fille.

Arrive le premier week-end de novembre, je me rends à nouveau à Paris avec ma mère. Nous réservons un hôtel dans l'Essonne. Mehdi me donne à nouveau rdv vers 17h. Le sac de vêtements de Meïssa est avec moi, le biberon aussi. Il ne viendra pas.

Il ne viendra pas, durant 4 mois. Je me rends à Paris tous les 15 jours, je réserve le tgv, l'hôtel. Pour rien. C'est beaucoup d'énergie, pour rien, beaucoup d'argent, pour rien. Je dépose des plaintes, qui ne serviront à ... rien.

Pourtant, il m'écrit des SMS où il dit qu'il ne veut pas me couper d'elle. Parfois, il me dit qu'elle n'a pas besoin de moi maintenant qu'elle est avec lui. D'autres, il m'insulte, de folle, paranoïaque, mythomane et tout ce qui s'en suit. Il me dit que les juges verront mon vrai visage. Je ne sais pas de quoi il parle. Je dépense beaucoup d'énergie dans mes écrits, des SMS que je lis et relis plusieurs fois avant de les envoyer, je choisis mes mots, mais rien n'y change, je ne sais même pas s'il les lit.

Les officiers de police m'expliquent qu'ils ne peuvent pas intervenir au domicile de mon ex-mari sans l'accord du procureur. Mes plaintes sont sensées arriver aux mains du procureur. Ca ne donnera jamais rien. Ou est-il ? que fait-il ? pourquoi il ne réagit pas ?

Janvier 2015, arrive l'audience du recours que j'ai fait à l'encontre du jugement qui donnait la garde à Mehdi. Nous sommes reçus à la cour d'appel de Paris, quai des orfèvres. Le cadre est intimidant. La cour est très grande, comporte plusieurs étages, plusieurs chambres, l'intérieur est marbré, il y a des contrôles de sécurité à l'entrée du bâtiment.

Des avocats pressés courent de gauche à droite, ils portent leur robe. Des gens attendent leur audience. Je les regarde et me demandent pourquoi ils comparaissent. Je me demande s'ils vivent des choses atroces. Je me demande s'ils ont peur comme moi j'ai peur.

Il y a beaucoup de retard. J'aperçois Mehdi dans le couloir. Il discute avec son avocate. Nous nous évitons du regard. Au moment où je l'aperçois, je ne peux décrire la rage que je ressens dans la poitrine.

Nous sommes finalement accueillis dans une chambre où se trouve un juge, homme, la bonne cinquantaine, à sa gauche une juge femme, et à sa droite une autre. Une greffière est également présente. Le juge donne la parole à chaque avocat pour plaider en faveur de son client.

Mon avocat est jeune par rapport à celle de Mehdi. Sa plaidoirie est construite, sensée, mais il manque d'assurance. Je le sens rougir. Sa voix est tremblotante. Il prend son temps, mais le temps est compté. Il est repris à plusieurs reprises pour d'écourter son discours.

L'avocate de Mehdi entame sa plaidoirie. Je suis dénigrée, rabaissée. J'ai enlevé Meïssa à son père sans son accord. Il n'a jamais levé la main sur moi. Il est décrit comme exemplaire et fortement souffrant de cette situation. Elle annonce qu'il a eu un arrêt de travail et qu'il a vu un psychologue. La plaidoirie de son avocate est intense et le ton qu'elle y met est effroyable.

Soudain, le juge demande à Mehdi : « Pourquoi avez-vous agi comme un chien ? »

Il est recroquevillé sur lui-même, il se fait petit, ne parle pas. Il rougi, sans répliquer.

Cette phrase me fait beaucoup de bien. J'ai l'impression d'être enfin épaulée.

J'avais demandé à mon avocat de pouvoir passer un moment avec Meïssa. Avant la fin de l'audience, il fait la demande au juge, qui n'y voit pas d'inconvénient.

Où est l'enfant ?

Elle est chez la nounou. Mais ce général, Meïssa fait la sieste l'après-midi... ça va être compliqué ...

Ecoutez, ne me prenez pas pour un âne. Elle va voir sa fille avant de prendre son TGV. Laissez-lui l'adresse de la nounou.

Je cache ma joie. J'ai hâte, j'ai envie de le crier. Je m'empresse de prendre ce bout de papier et nous partons, ma mère et moi, chez la nounou. Nous faisons le trajet en RER. Arrivés à Juvisy, nous prenons un bus pour Draveil et marchons encore une vingtaine de minutes avant de trouver finalement le pavillon où vit cette nounou.

Je sonne.

Elle met un certain temps à ouvrir. Je reste ébahie. Il est déjà là, assis sur le canapé, au fond du salon. Je le vois depuis la porte d'entrée. C'était pourtant un moment dédié à ma fille et moi.

J'entre d'abord, ma mère me suit.

La nounou me dit, doucement, qu'elle est désolée mais que Mehdi n'est pas d'accord pour que ma mère voit Meïssa.

Euh... c'est quoi le problème Mehdi ?

Toi, tu entres, elle elle sort, c'est tout. Elle peut lui faire un bisou mais après elle sort.

Qu'avais-je à espérer de plus venant de lui ? Un monstre, sans égal.

J'avance dans l'appartement, et je vois ma fille, qui rampe à 4 pattes. Elle s'arrête, me regarde. Elle est très cernée, a mauvaise mine. Elle semble avoir perdu du poids, je le décèle à première vue. Elle n'a aucune réaction. Elle reste figée, là, à me regarder. Je l'approche en douceur, me baisse pour la prendre dans mes bras. Je me retiens pour ne pas lui faire mal tellement je meurs d'envie de la serrer fort dans mes bras.

Que Mehdi soit là me dérange, je ne me sens pas à l'aise. Je m'assois sur l'autre canapé. Meïssa me regarde, touche mes joues. Elle ne souri pas, ne dit rien. Elle a un air tellement triste. Je sens ma gorge nouée, je sens que je vais pleurer. J'aimerais qu'il parte.

Meïssa, montre à maman comment tu fais ainsi font font font... les petites marionnettes, montre à maman avec les mains ?

Meïssa chantonne avec son père. Elle tourne les poignets machinalement... mais aucune expression ne se dégage de son visage.

Je fini par demander à Mehdi de partir. J'ai jusqu'à 17h ici, j'aimerais profiter avec elle, tête-à-tête.

Il fini par s'en aller.

Meïssa s'endort contre moi. Elle restera endormie près de 2heures. Je ne la quitte pas des yeux. Je la redécouvre. Mon bébé. Les larmes ruissellent sur mes joues. Elle m'avait tant manqué. Sa bouche est entrouverte. Ses deux dents du bas ont poussé. Le temps passe vite. Les minutent courent, je les savoure, à l'embrasser doucement sur le front, les mains, les joues, je la renifle, je veux emporter son odeur avec moi.

Son père revient. Elle se réveille. Il lui met son manteau. Elle tient debout mais ne marche pas encore.

Allez bébé on y va, dis au revoir à maman.

Je l'embrasse fort, c'est déchirant de réaliser que ce moment est terminé et qu'il ne sera maintenant qu'un souvenir. Dur de réaliser que je rentre sans elle, et qu'elle rentrera aussi sans moi.

Je retrouve ma mère dehors, très peinée de n'avoir pas pu passer du temps avec sa petite-fille. Elle grelottait à l'extérieur. C'est une voisine qui l'a invitée à boire un thé.

Je suis désolée pour elle. Je me sens impuissante. Encore une fois, c'est lui qui fait la loi, qui décide de tout, et personne n'a son mot à dire.

Mon entourage me demande mon impression quant à l'audience. Je ne sais pas, je la sens bien, mais je ne préfère pas être trop positive. Je ne veux pas tomber de haut. Les jours qui suivent sont difficiles à gérer. Ma mère est inquiète, elle prie beaucoup, elle est sûre que la garde va me revenir.

Courant février 2015, je reçois le jugement.

Joie et bonheur. On me redonne la garde de Meïssa. Mais pas à n'importe quel prix. Je suis chargée de faire les trajets, physiquement et financièrement pour le droit de visite de Mehdi.

Bien entendu, il n'a pas voulu se suffire à week-end sur deux et a demandé à avoir la première semaine du mois ainsi que le 3^{ème} week-end.

Le juge lui octroie donc le droit de visite élargi qu'il réclame.

Les retrouvailles avec ma fille sont intenses. Nous nous donnons rendez-vous à Paris gare de Lyon. Meïssa marche désormais. Ses pas ne sont pas très stables, mais elle marche. Je suis tellement surprise de son évolution, et triste en parallèle d'avoir été absente pour ces précieux moments. La première dent, les premiers pas, les mots, les pleurs, les joies.

Elle vient avec moi assez facilement. Nous prenons le TGV direction Bellegarde, avant de changer de train pour Thonon-les-Bains. Elle est assise sur moi, elle observe par la fenêtre, et s'endort paisiblement. Sa tête est contre ma poitrine, je respire ses cheveux, je ressens la chaleur de sa peau, ma bouche ne cesse de bécoter ses joues, je n'arrive pas à arrêter. Elle m'a tellement manqué. Tellement.

Je suis pleine de délicatesse, je ne veux pas la brusquer. Les premiers jours sont joyeux. Je la redécouvre, elle caresse mon visage. Elle me dit « mama ». On chante des chansons. Son regard est parfois vide, elle fixe un point et semble quelques fois perdue dans ses pensées.

Le quotidien reprend son cours. Ca s'avère un peu compliqué. Je travaille à Vevey et je dois prendre sortir de chez moi à 5h30, pour prendre le bateau de 5h50 pour Lausanne, puis le train jusqu'à Vevey. Les premiers jours sont quelque peu déchirants. Ma mère dort chez moi pour garder Meïssa les matinées où je travaille. Je suis engagée à 50% et dispose donc de temps libre pour elle. Je ne suis pas encore arrivée au travail que j'ai déjà hâte de rentrer pour la retrouver.

Arrive la semaine de droit de visite de Mehdi. Le vendredi matin, je prends le train pour Bellegarde avec Meïssa, nous changeons ensuite pour Paris. Le jugement stipule que je dois prendre Meïssa au domicile du père. Je dois donc faire un voyage en RER D lorsque j'arrive à Paris, et prendre ensuite un bus jusqu'à Draveil, marcher encore une quinzaine de minutes pour aller jusqu'à chez lui. Ca s'avère long, un peu compliqué, je lui demande donc s'il peut me l'amener à Paris Gare de Lyon. Il refuse. Je lui demande alors de se rencontrer à la Gare de Juvisy, où je descend lorsque j'arrive en RER D. Il accepte. C'est à 5 min en voiture de chez lui.

Lorsque j'arrive, Meïssa est dans la poussette, je lui demande alors s'il peut la garder dans son coffre et me la redonner le dimanche suivant lorsque je reviens récupérer Meïssa.

Avec un sourire en coin, il me dit qu'il n'a pas de place dans son coffre.

Je me dis alors qu'il pensera à faire de la place peut-être la prochaine fois.

Il ne gardera jamais la poussette.

Je reviens avec une poussette vide, je me fais parfois contrôler à gare de Lyon par les policiers qui déambulent dans les halls. Je ne sais pas vraiment quoi leur dire.

« J'ai amené à ma fille à son père, et il ne veut pas garder la poussette.. elle n'est pas toute légère je préfère donc la pousser que la porter.. »

J'ai l'air ridicule, mais je fini par m'y habituer.

Meïssa passe la semaine chez son père, et je reviens la chercher le dimanche. Le jugement stipule qu'on doit se la donner à 18h00. Je la récupère donc à Juvisy, et nous prenons le TGV à 19h11. Il y a parfois des retards avec le RER, parfois Mehdi n'est pas à l'heure, je suis constamment dans une situation de stress lorsque je la récupère car si nous ratons ce TGV là, il n'y en a pas d'autre pour rentrer.

A l'issue de ce droit de visite, Meïssa reste avec moi du lundi au jeudi, et repart chez son père le vendredi pour 48h.

Les premiers mois, je fais les trajets avec beaucoup d'énergie. Le fait d'avoir ma fille avec moi m'aide à tenir. Je fais 8 voyages par mois aller-retour, elle en fait 4. C'est beaucoup, pour nous deux. Beaucoup de temps, beaucoup d'argent.

Les frais de trajet s'élèvent entre 500 à 700 euros par mois. A l'époque, j'avais droit à des indemnités de chômage en sus de mon salaire.

Lorsque ces indemnités ont pris fin, j'ai trouvé des difficultés pour acheter les billets de train. Mon salaire à 50% ne suffisait plus à couvrir toutes mes charges. Le loyer était de 780 euros, l'abonnement général pour mes trajets en bateau et en train était de 330 chf, les factures, les charges.

Mars 2016, je demande alors à Mehdi s'il peut payer l'aller, ou le retour.

« Ne commence pas à jeter de l'huile sur le feu... Tu es responsable des trajets, tu trouves une solution, je ne paierai pas. »

Je ne sais pas comment faire. Si je ne lui amène pas Meïssa, il peut déposer plainte pour non présentation d'enfant. Si je paie les trajets, je ne peux pas payer mes factures. Je vais au commissariat déposer une main courante pour avertir que je ne peux pas assurer les trajets ce mois de mars. Le policier qui prend ma plainte est étonné que je doive payer l'ensemble des trajets. Ca étonne tout le monde en somme, sauf mon ex-mari.

Je l'avertis donc que je ne pourrai pas venir, et que s'il veut bien faire le trajet, je lui donne Meïssa avec plaisir.

Vendredi, 18h00, je reçois un message. « Je suis à Gare de Juvisy, et je constate que tu n'es pas là ».

Je re écris ce que j'ai déjà écrit hier, avant-hier, et avant-avant-hier.

Mon avocat me conseille de prendre rdv avec une assistante sociale pour tenter d'avoir une aide financière.

Je prends donc rdv, je rassemble un temps de paperasse, mais en vain. On me dit que je gagne assez bien ma vie et que la loi indique qu'ils ne peuvent pas entrer en matière à propos des charges. Seul le salaire détermine le droit à des aides. Etant donné que je gagnais plus que le SMIC, je ne pouvais donc rien percevoir.

Je suis en colère et je me sens prise au piège. J'informe mon avocat que si j'étais en Suisse, j'aurais pu percevoir une aide qui puisse me permettre de payer les trajets. Je

demande à ce qu'il relance une procédure au vu de la baisse de mes revenus afin que le juge réévalue la situation.

Je demande à ce que mon ex-mari prenne en charge ses billets de train, et qu'on ôte de son droit de visite le 3^{ème} week-end du mois. Faire plus de près de 9h de train pour passer seulement 48h chez son père, je conçois que c'est inadapté. De plus, il dispose de la première semaine du mois avec elle et je trouve cela correct étant donné qu'elle n'est pas encore scolarisée.

L'audience n'aura pas lieu avant 6 ou 7 mois. C'est rageant. Comment vais-je faire durant les 6 prochains mois. Il ne verra donc pas sa fille, puisqu'il ne veut ni se déplacer ni participer aux frais de trajet. Des milliers de suppositions fusent dans ma tête. Il va se venger de moi. Il va peut-être venir et la prendre. Il va déposer des plaintes. On va à nouveau me l'enlever. Je me sens insécure, je regarde constamment derrière moi lorsque je marche avec Meïssa dans la rue. J'ai la boule au ventre quand j'arrive au 5^{ème} étage chez moi et qu'il fait sombre dans le couloir. J'ai la trouille qu'il soit caché ici ou là. J'ai ma fille avec moi mais je n'arrive pourtant pas à me sentir sereine. Mon ex mari ne cesse d'être abominable lorsque nous échangeons par texto. Je n'arrive pas à prendre de distance avec ses mots, qui m'atteignent comme une flèche dans la poitrine.

Quelques jours plus tard, je reçois un courrier des services sociaux de la Haute-Savoie, m'invitant à un rendez-vous avec deux assistantes sociales. Je prends tous les documents relatifs à cette affaire et me rend au bureau où je suis conviée. L'atmosphère n'est pas pesante. Elles m'informent que Mehdi les a contactées pour faire une enquête chez moi, il se dit inquiet de ne pas savoir dans quel environnement vit sa fille. Il dit qu'elle n'a pas de jouet dans sa chambre et qu'elle n'a rien d'adapté chez moi. Je ris jaune.

Un soir, le mari de ma mère, souffrant d'une leucémie, était très fatigué et peinait à se débrouiller seul. Ma mère a dû rentrer pour s'occuper de lui. Je devais travailler le lendemain et je n'avais donc personne pour me garder Meïssa.

J'ai donc été avec elle en Suisse, bien que le juge avait stipulé qu'il était interdit que Meïssa quitte le territoire sans l'accord des deux parents.

Le trajet en voiture était infernal. Meïssa ne supportait pas. Elle restait calme environ 10 min. Elle voulait se détacher, sortir du siège auto, elle criait, hurlait, je conduisais et ma mère la calmait, assise à l'arrière avec elle. Et vice versa. On tentait de

l'occuper, chanter des chansons, lire des histoires, rien n'y faisait, elle détestait la voiture. Approchant la frontière de Saint-Gingolph, la peur au ventre, ma mère paranoyait, elle s'imaginait que la police nous arrêterait, qu'ils étaient au courant pour l'interdiction de sortie du territoire. Je tentais de la calmer mais je n'étais moi-même pas calme. Elle priait à haute voix, ça m'énervait, Meïssa criait, j'étais sous tensions. Périodes extrêmement pénibles. Passé la frontière, quel soulagement.

Et ça recommence, Mehdi m'envoie un sms quelques heures plus tard.

« A trop jouer avec le feu, tu finiras par te brûler... n'oublie pas que tu dois rester en France. »

Une phrase. Il suffisait d'une phrase pour que les palpitations de mon cœur s'accélérent, mon ventre se noue, ma tête chauffe. Il sait, il m'a suivie, où est-il, je sors vite à la terrasse pour rentrer tous les jouets de Meïssa, pour ne montrer aucun signe de notre présence ici. Je peinais à dormir. Et lorsque je dormais, je faisais constamment le même cauchemar. Il marchait près de chez ma mère, recroquevillé sur lui-même, et soudain il se mettait à courir très vite en ma direction pour s'emparer de Meïssa. C'était le rêve que je ressentais le plus réel, je me réveillais en sueur, la gorge sèche, le front trempé, je vérifiais qu'elle était bien à côté de moi, j'avais peur de me rendormir et peur de continuer le même rêve.

J'avais la conscience plus tranquille lorsque je restais à Thonon.

Je devais rapidement trouver une solution pour reprendre les trajets en attendant l'audience.

Je discute avec mon avocat, qui me conseille de prendre rendez-vous avec une assistante sociale pour tenter de compléter les revenus que j'ai perdus.

Malheureusement, ma demande sera refusée. La CAF m'informe que je perçois plus que le SMIC et qu'ils ne prennent pas en considération les charges extraordinaires. Je suis piégée ici. Si je n'amène pas Meïssa à son père, il déposera des plaintes qui risquent de se retourner contre moi. Si je décide de mettre le budget nécessaire à l'achat des billets de train, je risque de ne plus avoir assez d'argent pour nous nourrir ni pour payer les factures et le loyer.

Je me sens comme une petite souris dans une trappe qui se referme et d'où je ne peux plus sortir. Je me sens lésée et impuissante.

Le problème est que l'audience peut mettre des mois pour arriver. Comment faire d'ici là ?

Je décide d'en discuter avec mon avocat, qui me demande si j'aurais droit à des indemnités d'aides en Suisse. Il est vrai que je pourrais avoir des aides suisses, mais uniquement si je retourne y habiter.

Il me dit que ça peut être une possibilité, si je fais les choses correctement en adressant un courrier explicatif au juge ainsi qu'à mon ex-mari.

Je reprends mon courage à deux mains et me mets à chercher un logement en Suisse. Très vite, je trouve un joli duplex dans la campagne près du domicile de ma mère. Un appartement refait à neuf, disposant d'une grande chambre pour Meïssa. Tout va très vite, je résilie le bail de Thonon-les-Bains, j'inscris Meïssa à la garderie à Oron-la-Ville, j'écris une lettre au juge ainsi qu'au père de Meïssa.

J'explique que pour reprendre les trajets des droits de visite, j'ai besoin d'indemnités complémentaires et c'est en me domiciliant en Suisse que je peux les percevoir. J'explique également que le trajet en train Lausanne-Paris (3h14) est plus court que Thonon-Paris (plus de 5h00)

Mes efforts paient rapidement, je trouve un logement à cent mètres de chez ma mère et son mari, un joli duplex comportant une grande chambre pour Meïssa. Je résilie rapidement le bail de Thonon-les-Bains et je déménage les meubles et réaménage mon appartement. A cette période, j'en suis heureuse. Je suis soulagée d'être plus près de mes proches, soulagée de ne plus devoir prendre le bateau pour aller au travail, soulagée d'être enfin réunie avec ma fille dans de meilleures circonstances.

Evidemment, je fais le nécessaire pour recevoir des indemnités des PC familles, qui m'aident à compléter mes revenus étant donné que je travaille toujours à temps partiel. J'inscris Meïssa à la garderie, où elle ira les matins uniquement lorsque je travaille.

Le calme ne durera pas longtemps. Quelques jours après mon emménagement, ma propriétaire me contacte pour m'informer qu'elle a reçu un courrier de mon ex-mari, lui disant que je n'avais pas le droit de me domicilier en Suisse, et l'invitant à résilier mon bail. Il en est de même pour la garderie où j'ai inscrit Meïssa. Il n'a pas hésité à

leur écrire pour leur dire qu'ils se mettaient hors la loi en acceptant d'accueillir ma fille et qu'il fallait faire annuler le contrat.

Ni la garderie ni ma propriétaire ne répondront à mon ex-mari. La responsable de la garderie me soutient et semble être touchée par ma situation. Elle attire d'ailleurs l'attention du personnel afin d'être vigilants quant à un éventuel enlèvement de Meïssa. Elle semble être l'enfant qui sera surveillé plus que les autres. Quant à ma propriétaire, elle est désolée pour moi, et me soutient également dans mes démarches.

Je suis toujours dans l'attente de l'audience afin de réviser la prise en charge des trajets. Nous sommes là en mai 2015. Je reprends les trajets pour le droit de visite de Mehdi, qui dispose toujours d'un droit de visite élargi sachant que Meïssa n'est pas encore scolarisée. Elle va donc chez lui le premier vendredi du mois, y reste une semaine, et y repart le week-end suivant. Tous les trajets sont à ma charge, physiquement et financièrement. Il a été convenu qu'il me verse une pension de 150 euros par mois, pension qu'il me versera à son bon vouloir...

Les trajets me coûtent dans les 500 CHF par mois. Ma mère m'aide comme elle peut, mais cette situation devient pesante tant pour elle que pour moi. Le but ultime est de partager les trajets, autant physiquement que financièrement ; c'est ce qui me semble le plus juste et le plus équitable.

Les mois passent, Meïssa s'habitue à ce rythme, je m'y fais aussi. Les tensions avec son père sont toujours présentes. J'ai droit à des messages méchants, malhonnêtes, et à un minimum de collaboration de sa part. Mes journées lorsque je me rends à Paris sont fatigantes. Nous prenons en général le TGV de 12h24, nous arrivons à Paris à 16h04. La course commence pour aller prendre le RER D, se rendre jusqu'à Juvisy, où mon ex-mari nous attend pour prendre Meïssa.

Bien sûr, il est véhiculé, mais refuse de venir la prendre à Gare de Lyon pour nous éviter un trajet supplémentaire. Il fait ce que dit le jugement, au pied de la lettre, ni plus ni moins. Une fois que j'ai embrassé Meïssa, je reprends le RER D direction gare de Lyon, je mange un sandwich en vitesse et prends le TGV de 19h direction Genève, avant de changer à nouveau de train pour Lausanne. J'arrive chez moi à passé 22h, exténuée, les yeux rouges, et une migraine qui me fera passer une nuit peu paisible.

Je fais 8 trajets par mois. 4 allers, 4 retours. J'attends l'audience avec impatience. Celle-ci fini par arriver au courant de l'été 2016. Je me prépare toujours à dire telle et telle chose à la juge, mais les audiences sont comptées à la minute, les avocats ont un temps de parole défini, et il s'avère difficile de prendre la parole devant le juge. Je suis contente de voir une juge femme, la trentaine, je me dis qu'elle sera probablement plus juste dans ses décisions que l'aurait été un homme. Je pense instinctivement qu'elle saura être empathique à ma situation de femme et de mère et à l'écoute de ce que j'ai traversé. L'audience se déroule très rapidement ; on ne me donne pas la parole, mais je suis relativement satisfaite de la plaidoirie de mon avocat. L'avocate de mon ex-mari est acharnée à chaque audience, elle plaide à chaque fois la même chose, mon départ en Suisse. Elle me le reproche et veut me faire endosser toutes les responsabilités, veut me faire payer les trajets dans leur intégralité et ne veut surtout pas collaborer pour un partage équitable.

Lors de l'audience, je suis là, sans être là, je suis là, mais je m'efforce de respirer profondément car je sens mon cœur battre la chamade dans ma poitrine. J'ai les mains et les pieds moites, j'ai chaud, je sens que mon avenir est joué dans cette petite salle où personne d'autre que moi ne sait réellement l'enjeu de tout ça. J'espère, comme à chaque fois, qu'une décision juste sera rendue, et que ma patience aura porté enfin ses fruits. Mon ex-mari, qui travaille de nuit, a produit une attestation de son responsable qui stipule que s'il a la garde de Meïssa, il pourra travailler en horaire de jour afin d'avoir une disponibilité correcte pour sa fille.

La juge ferme le dossier. Délibéré en septembre. L'été est pesant, j'essaie de vivre chaque jour en étant positive et heureuse. Je profite de passer du temps avec mes amis et de faire des choses pour moi lorsque Meïssa passe la moitié des vacances d'été chez son père. Elle me manque terriblement et j'ai hâte de la retrouver. Mon mois de vacances avec elle est plein de projets. J'imagine. On ira là et là, on fera ci et ça, je compte les jours...

Quand elle revient, nous partons une semaine en Espagne avec ma mère. Je la couvre de câlins, de bisous, de tendresse. Je l'emmène au mini golf et au parc de jeux. Je joue avec elle dans la piscine et nous construisons des châteaux de sable au bord de la mer. J'essaie de faire en sorte qu'elle passe de belles journées mémorables et je fais mon maximum pour lui donner le meilleur de moi-même.

Septembre 2015, le jugement devait arriver un jour précis. Il n'arrive pas. J'harcèle mon avocat au téléphone, par mail. Qu'est ce qui se passe ? L'attente est insupportable. Il a été déjà très long d'attendre septembre. Le lendemain, toujours

rien. Je prie de tout cœur, j'implore Dieu de me rendre justice, j'implore tout l'univers de me soulager enfin.

Je me rappelle qu'on était jeudi, j'étais au travail. J'ai ouvert ma boîte mail dès mon arrivée et j'actualisais la page plusieurs fois par minute pour réceptionner un éventuel email de mon avocat. Vers 15h00 enfin, je reçois un email de sa part, où je vois une petite épingle qui me fait comprendre qu'un fichier y est joint. Ca y est, c'est le jugement. Enfin. J'ouvre le mail. Mon cœur palpite, mes mains tremblent. J'y lis un paragraphe loin d'être rassurant : « Je suis dans le regret de vous annoncer que.. ». Oh non, quel cauchemar. Je saisis mon téléphone et cours aux toilettes pour lire la suite de l'email. Je sens que je vais fondre en larmes et je ne veux pas que mes collègues me voient ainsi.

J'ouvre la décision que mon avocat m'a transmise et je fais défiler le fichier jusqu'en bas pour lire le délibéré. La garde est attribuée au père. On me donne un droit de visite d'un week-end par mois hors vacances scolaires. Je ne sais décrire le sentiment qui m'envahit. La mort me traverse l'esprit à plusieurs reprises. J'ai l'impression que je ne supporterai jamais de vivre ainsi, loin de ma fille, la voir 48h par mois me semble impossible. Je prends la voiture pour aller la chercher à la garderie. Je pleurs, je crie, je n'ai pas de mots, j'ai l'impression que le ciel m'est tombé sur la tête.

Arrivée à la garderie, je regarde mon petit bout qui court dans mes bras. Comment vais-je lui dire ? Est-ce que j'ai envie de le lui dire ? Elle me fait tellement de peine. Je ressens un chagrin immense. Je la serre tellement fort dans mes bras qu'elle doit se demander ce qui se passe. « Maman tu pleurs ? » Non ma chérie.. j'ai mal aux yeux.

Je vais chez ma mère pour lui annoncer la nouvelle désastreuse. Elle est déçue, elle pleurs, elle ne comprends pas. Personne ne trouve d'explication à cette décision. On me reproche d'avoir déménagé sans attendre l'accord du juge. Je ne comprends pas. Si j'avais attendu l'accord du juge et étais restée à Thonon, je n'aurais pas eu les revenus nécessaires pour faire les trajets du droit de visite.

J'ai pourtant tout fait pour qu'il continue à voir sa fille. J'ai pensé bien faire, et je suis convaincue d'avoir bien fait. Dans un cas ou dans un autre, il aurait fait son maximum pour avoir la garde, c'était son souhait. Au delà d'avoir la garde, c'est me faire mal qui l'obsédait. Me séparer d'elle, me faire souffrir, me faire payer mon départ.

Les jours qui suivent sont pesants. Je ne sais pas si je dois respecter la décision. Je ne sais pas si je ferai mieux de garder Meïssa. Tant qu'à faire, il entreprendra à nouveau une procédure en Suisse, et la Présidente du Tribunal est maintenant au courant de l'attitude malhonnête de mon ex-mari, elle tranchera en ma faveur. J'en discute avec mon avocat, qui est perplexe et qui pense que je ferai mieux de respecter le jugement et de lancer un recours afin de faire réviser cette décision par la cour d'appel. Il m'informe aussi qu'il ne souhaite plus être chargé du dossier et m'explique qu'il a fait de son mieux mais qu'il sent ses efforts vains et vaincus. Je perds la procédure et mon avocat me lâche soudainement. Qu'est ce que j'aurai pu espérer de pire ?

J'ai un mois pour faire recours et je n'ai plus d'avocat. Je dois absolument trouver un nouvel avocat sinon je ne pourrais pas déposer mon recours. Je fais des recherches sur Google et je contacte plusieurs avocats différents. On me dit qu'on me rappellera, on ne me rappelle pas. On me dit d'envoyer le jugement par mail, on ne me recontacte pas. Finalement, je discute avec une avocate qui promets de m'aider mais qui demande le paiement en 24h. Eur 4'000 euros pour le recours et le divorce. Elle a les bons mots pour me rassurer, me dit qu'elle est spécialisée en affaires familiales et qu'elle a l'habitude de ce genre de décision bâclée. J'en discute avec ma mère. Elle m'avance l'argent pour régler les honoraires de l'avocate. En une semaine, l'avocate étudie le dossier et forme le recours auprès de la cour d'appel. Elle me contacte ensuite par téléphone et me demande, étonnement, de lui donner « un nouvel élément ». Pardon ? Comment ça ? « Oui Madame, il nous faut un nouvel élément pour faire réviser le dossier, autrement, ça ne sera pas possible... réfléchissez-y et recontactez-moi ».

J'ai l'impression de m'être fait avoir à nouveau. Elle accepte le dossier et accepte de faire le recours mais ne m'a jamais parlé de nouvel élément. C'est une fois qu'elle a encaissé l'argent qu'elle me charge de trouver un nouvel élément. Peu importe, je vais trouver.

Je réfléchis et mes neurones s'emmêlent à force de retourner tout ça dans ma tête. Mon ex-mari travaille de nuit, gagne mieux sa vie en travailler de nuit que s'il travaillait de jour. Il aime ses journées libres où il peut faire du sport et vaquer à ses occupations. Et s'il avait menti sur le fait qu'il travaillerait de jour s'il a la garde ? Comment le savoir ? L'unique moyen s'avère de trouver un détective privé qui se chargera d'enquêter à ce sujet.

Je reçois un SMS de mon ex-mari qui me dit qu'il viendra chercher Meïssa le 7 octobre. Je compte les jours. Je profite de ma fille à chaque minute, chaque seconde, je colle mes joues contre les siennes, je respire son odeur, et il m'est difficile de contenir mes larmes. J'ai l'impression de m'en séparer à jamais. Je n'arrive pas à imaginer que je la reverrai le mois prochain. Mon esprit est focalisé sur ma séparation avec elle prévue le 7 octobre et il m'est difficile de voir plus loin.

J'essaie d'en discuter avec ma fille, avec des mots d'enfant, pour qu'elle puisse comprendre que désormais elle habitera chez papa, et qu'elle verra maman beaucoup moins. Elle ne semble pas saisir, mais elle m'ouvre ses bras et me caresse le visage. Elle est touchée, elle sent que quelque chose ne va pas. Elle veut dormir avec moi et refuse de dormir dans son lit. Je la prends à mes côtés avec grand plaisir. Je l'endors chaque soir en lui chantonnant des comptines et en caressant ses cheveux et ses petites joues. Quand je vois ses petits yeux se ferment, je ne peux pas la quitter du regard, je mémorise chaque trait de son visage, et je sens les larmes chaudes couler sur mes joues avant de se déposer sur mon oreiller.

Nous y sommes, le 7 octobre 2016, j'emmène Meïssa à la gare. J'essaie de garder la face. Je ne veux pas que mon ex-mari me voit triste et je sais combien il en serait ravi. Je porte Meïssa au plus près de moi et embrasse son petit cou. Je lui chuchote à l'oreille qu'elle est ma princesse et que maman l'aime très très très très fort. Je suis sur le quai, j'attends que son père arrive. Je fais les cents pas en la portant dans mes bras. Elle portait une veste beige hello kitty, je m'en souviens bien. Je l'aime tellement, si vous saviez.

Il est là. On ne se parle pas. Il la prend dans ses bras. Je les regarde monter dans le TGV. Je regarde par la vitre en essayant d'apercevoir mon petit ange. Je lui fais au revoir avec la main et lui envoie des baisers.

Me voilà seule. Seule avec mes pensées, seule avec mon chagrin, seule avec mes souvenirs inoubliables d'elle et de sa douce odeur. Je rentre chez moi. Je m'allonge sur le canapé et je regarde le plafond. Je me sens vide. Il m'a tout pris. Mon énergie, mon temps, mon argent, ma fille. Je peine à trouver le sommeil, et pourtant, chaque matin qui suit, je me prépare et m'en vais au travail comme si de rien n'était. J'affiche un sourire faux, qui n'existe pas. Je n'ai aucune envie de sourire. Je n'ai aucune envie de parler avec mes collègues, je n'ai aucune envie qu'on me propose de manger en groupe, qu'on me raconte leurs soucis du quotidien qui me paraissent

minimes face à ce que je viens de vivre. J'ai seulement envie de creuser un trou et de m'y cacher, pour longtemps, très longtemps.

Je me demande à quoi rime tout ça. Je me demande quel est le sens de cette histoire, qu'est ce que je dois en apprendre, pourquoi cela m'arrive à moi, comment j'en suis arrivée là ? Je suis perdue. Je n'arrive plus avoir le positif en la vie. Ma vie me semble nulle, vide, morte, je ne trouve plus de plaisir à rien. Je me nourris pour rester en vie, mais je n'ai aucune envie ni de boire ni de manger. Je sombre en silence.

Je décline les invitations, les repas, les rassemblements. Je ne veux pas qu'on me pose la question sur l'avancée de la procédure. Je ne veux pas expliquer, raconter, ressasser. Quand j'en parle, je reviens les émotions intensément. Je veux être seule, aussi seule que possible.

4 jours plus tard, je n'ai toujours pas trouvé le sommeil. Je mange sans plaisir, je mange pour me nourrir, juste un peu, pour tenir. Je me réveille chaque matin, je me maquille, je m'habille, je vais au travail, comme si de rien n'était. Je cache ces cernes monumentales. Mes yeux piquent de sommeil, mais une fois la tête sur l'oreiller, il devient impossible de m'endormir. Difficile de me concentrer au travail, mon esprit est envahi par cette image du 7 octobre, Meïssa et son père qui montent dans le train. Je la lui ai donné. Je l'ai fait. Pourquoi j'ai fait ça ? Pourquoi me suis-je soumis à cette décision de justice avec laquelle je ne suis pas d'accord ? Et si je ne la lui avais pas donné ? Se serait-il battu devant les autorités suisses afin de faire valoir son jugement français ? Aurais-je gagné la bataille. Puis je me dis, c'est trop tard, c'est fait. J'aimerais avoir un bouton off pour mettre mon cerveau en silence.

Je contacte mon généraliste pour qu'il me prescrive un médicament qui m'aidera à dormir. Il me prescrit du Temesta. Je n'ai pas pour habitude de prendre des médicaments. J'oublie même qu'il est dans mon sac. J'oublie de le prendre le soir...

Le lendemain, la journée est pire que les autres. Quand je rentre chez moi, je ne pense qu'à une chose, disparaître. Des idées sombres m'envahissent, je ne récupérerai jamais ma fille, j'ai perdu la chair de ma chair, il lui offre une nouvelle mère, sa compagne, j'ai perdu ma dignité, je me suis battue en vain, quelle vie puis-je avoir sans mon enfant, pourquoi continuer, pourquoi continuer à faire semblant...mes proches souffrent, j'ai l'impression que j'ai démolie ma maman. Je veux mourir. Je ne veux plus faire plus ressentir tout ça, je ne veux plus subir d'injustice, les tribunaux m'ont minée, je veux fermer les yeux à jamais. Je pleurs, je

pleurs beaucoup, comme un enfant qu'on ne peut consoler. Je cherche des cigarettes dans mon sac, je vois la boîte de Temesta. Je fume énormément, les cigarettes me consomment, le cendrier est plein, puis je fume la dernière, en écoutant Radiohead – creep. J'avale l'entier des pilules que contient la boîte. 20 pilules. Je cherche un sac plastique pour le nouer autour de ma tête. Je suis sûre de partir, asphyxiée. Je ne veux pas me rater. Je ne trouve pas de sac plastique. J'arrache un sac poubelle du rouleau, je le mets sur ma tête, je serre le nœud très fort. Je m'allonge sur le canapé, j'attends que les pilules fassent effet. Je respire les dernières bouffées d'oxygène. A ce moment là, je ne me demande pas si ce que je suis en train de faire est bien ou mal. Je veux juste arrêter de souffrir. Et si la souffrance prend forme en la vie, je choisis de la quitter. J'ai froid aux pieds, puis aux jambes, j'ai froid aux mains, puis, je ne sens plus rien. Je ne suis plus là. Je ne pense plus. Je ne bouge plus. Je ne pleurs plus. Je ne vois plus. Je suis partie.

Une amie proche, qui avait pour habitude de m'écrire tous les matins, n'a pas eu de mes nouvelles le lendemain. Elle s'inquiète, contacte ma mère, qui se rend sur le parking et voit ma voiture garée. Je ne suis pas allée travailler, évidemment, je ne suis plus là.

Ma mère et mon amie se précipitent chez moi, ma mère ouvre la porte de l'appartement avec le double de la clef que je lui ai confié. On me dira que j'étais inerte, que le sac poubelle était plein de sueur, on me dira qu'on m'aura portée jusqu'à la douche, on me dira qu'on m'a aspergée d'eau froide pour que je me réveille. On me dira que c'était cauchemardesque. On me dira que ma maman avait peur d'appeler l'ambulance, de peur qu'on m'interne. On me dira que mon conjoint a quitté le travail en catastrophe pour venir me chercher. On me dira qu'il m'a portée durant 3 étages, pour m'emmener à l'hôpital. Je ne me souviens de rien, absolument rien. On me dira qu'on m'a fait un lavage d'estomac, et que les médecins m'ont demandé si je regrettais mon acte. Il paraît que je leur ai répondu « non », et que j'étais très triste qu'on m'ait sauvé avant l'agonie.

Les jours qui suivent, j'ai des vertiges, je me sens là, sans être là, je me sens bizarre, je flotte, je me sens légère, l'effet secondaire des médicaments probablement. On ne veut pas me laisser seule. Mes proches se débrouillent pour que quelqu'un soit toujours en ma présence. Je me sens étouffer, j'ai besoin de solitude. Je me demande comment faire pour ne pas me rater, pour ne pas qu'on me trouve. J'ai envie de prendre ma voiture et d'aller très loin, sur le pic d'une montagne, de crier là bas, de pleurer là bas.

Plus les jours passent, plus je reprends mes esprits. Je regarde les photos de ma fille et soudain, je me demande comment j'en suis arrivée là, je me demande comment il aurait été possible de ne plus voir ses beaux yeux, de ne plus jamais sentir son odeur, de ne plus jamais entendre son rire. C'est comme une gifle énorme, un coup de poing dans ma gueule, je suis très en colère contre moi-même. Je n'arriverai jamais à me pardonner cet acte.

Je reprends contact avec mes avocats. On me promet qu'on peut demander à nouveau la garde lors du jugement de divorce. Un espoir renaît. Rebelote, il faut rassembler les pièces, il faut réviser le dossier, il faut du solide, aucun faux pas. Mon avocate me conseille vivement d'engager un détective privé. Je le fais, je suis convaincue que le père de Meïssa s'en occupe peu, qu'il n'a jamais changé ses horaires comme il avait promis de le faire. Je suis certaine qu'il travaille de nuit et qu'il la confie à des tierces. Le détective privé enquête sur 4 jours, je suis à l'affût de la moindre nouvelle, du moindre SMS. La première journée me paraît interminable. Il se rend sur le parking à la sortie de l'école. Il m'envoie une photo en me demandant de lui confirmer qu'il s'agit bien de mon ex-mari. Je confirme.

Mon ex-mari se rend un moment chez lui, puis emmène Meïssa chez sa mère, la dépose avec son cartable et sa trottinette. Il est 18h environ. Aussitôt, il ressort du bâtiment, seul. Il est vêtu de son uniforme de policier. Ça y est, on le tient. Des sentiments confus m'envahissent, de la joie, du stress, de la peur, un soulagement. Le détective m'informera le lendemain matin que c'est la grand-mère de Meïssa qui l'a emmenée à l'école. Je ne m'étais donc pas trompée, il n'a jamais changé ses horaires, c'est une tierce personne qui s'occupe de Meïssa. Elle n'a que 3 ans, va déjà à l'école, et passe ses soirées sans père ni mère. On m'enlève mon enfant pour le confier à son père, qui a besoin de tiers pour s'en occuper. Je suis consternée, en colère, et je suis certaine que ces arguments sont valables pour faire changer la décision de justice.

L'enquête durera moins d'une semaine, et il suffira de ces quelques jours pour démontrer la mauvaise foi de mon ex-mari. L'intérêt de l'enfant doit primer, et il n'est pas de l'intérêt de Meïssa d'être éloignée de sa maman, et encore moins d'être élevée par ses grands-parents, d'autant plus que je suis disponible pour elle, que j'ai aménagé mon temps pour elle, que j'ai sacrifié mon emploi pour ne travailler qu'à 50%, les matinées, pour voir ma fille grandir.

Je m'arme de courage et j'attends avec impatience cette nouvelle audience, laquelle, je le sais, me délivrera de tout ça. La vérité triomphera un jour. Je me le dis et me le répète pour tenir encore.

Mon avocate termine le dossier et l'adresse à l'avocate de mon ex-mari. Ce sont des moments angoissants pour moi, je redoute la réponse de la partie adverse, je redoute les arguments mensongers, je redoute le futur, toujours plus incertain.

Ca ne manquera pas. Le dossier de la partie adverse est offensant, mon ex-mari justifie son travail du soir par une « exception », il dit qu'il n'a pas eu le choix au vu de l'état d'urgence en France, mais qu'il travaillera en horaire de jour dans quelques mois. Il fournit à nouveau un certain nombre d'attestations de parents d'élèves, de professeurs, de sa famille, de ses amis, qui disent mille et une éloges de lui, le décrivant comme un individu intègre, loyal, un bon père, présent et aimant. Il fournit des photos de moments complices avec Meïssa. Un joli scénario digne d'un film cheap.

J'essaie de ne pas me faire déstabiliser. Il est facile de faire écrire des attestations de la part de son entourage, il est facile de produire de jolies photos. Il sera moins facile d'expliquer pourquoi ma fille ne doit pas vivre avec moi. L'audience est agendée. Plusieurs mois à attendre. J'ai appris la patience, ça c'est certain.

Je prie très fort, chaque jour, je prie la nuit, je demande l'aide de Dieu, je demande l'aide de l'univers pour me sortir de ce cauchemar.

L'audience arrive. Je me rends à Paris. J'ai le temps de réfléchir à tout ça pendant plus de 4h de trajet en train. Ma mère m'accompagne, comme toujours. Elle est mon soutien premier, elle vit ma douleur, elle vit ma vie. Je me rends ensuite à Evry, au Tribunal de Grande Instance. J'aperçois mon avocate à la cafétéria, c'est la première fois que je la rencontre. Elle me fait bonne impression, a l'air très sûre d'elle, ce qui me conforte davantage.

J'essaie d'être calme, du moins de le paraître. A l'intérieur, j'entends mon cœur battre la chamade, mes mains sont moites, mes jambes tremblent. Je vais me rafraîchir aux WC, je suis pâle. Est-ce que mon ex-mari va remarquer que je me sens mal ? Je ne veux pas, je ne veux pas qu'il me voit déstabilisée, je ne veux pas lui donner ce plaisir. J'inspire, j'expire, je prie au fond de moi, je demande la quiétude en ce jour difficile.

On nous appelle. Joie ! La juge est une femme, la cinquantaine, je me dis qu'elle aura la sensibilité d'une mère, voir d'une grand-mère. Mon avocate plaide mon dossier. J'écoute attentivement, j'acquiesce d'un signe de tête à chaque affirmation,

je scrute chaque expression sur le visage de cette juge, essayant d'apercevoir des signes de compassion. A son tour, l'avocate de Mehdi plaide, elle est en colère, comme à chaque plaidoirie, elle s'énervé, devient rouge, d'un mouvement brusque avec ses mains elle renverse sa trousse et fait tomber ses stylos. C'est d'un ridicule. Depuis le début, cette femme me met dans une colère monstrueuse, elle défend mon ex-mari comme si elle défendait son propre fils. Elle donne toujours les mêmes arguments, « Madame est partie en Suisse avec l'enfant, elle a fait un enlèvement, c'est mon client qui est victime, il a subi un traumatisme. »

Elle le dit, le crie, le redit. On a compris. Elle me fait passer pour la bête noire, le bourreau, celle qui a brisé son ménage et qui récolte les pots cassés.

Comme d'habitude, nous n'aurons pas la décision ce jour là. Il faudra attendre environ un mois pour obtenir le jugement. Je sors de la salle d'audience, ma mère est là, elle fait les cent pas. Je lui raconte, elle veut tout savoir, je lui raconte sans grande conviction, je ne sais pas comment je me sens. Je me suis fait lyncher. Je m'y attendais. L'attente sera longue.

Quelques mois plus tard, rebelote. Effondrement. Espoir évanoui. La garde est attribuée au père, sans aucune explication particulière

Je m'y suis psychologiquement préparée, heureusement. Comme si je devais me protéger, comme si je ne devais plus vivre dans la pleine positivité, mais plutôt avec beaucoup de prévisibilité. Je suis quand même très déçue. Il reste un seul espoir, demander la garde de ma fille dans le cadre de la procédure de divorce.

Une énième tentative, je parcours chaque page de mon dossier, j'essaie tant bien que mal de constituer un dossier court, concis et précis. Je sais désormais que les juges ne prendront pas le temps de lire 50 pages sur mon histoire. Il faut que ce soit parcourable en quelques minutes. Mon avocate me dit que le dossier est déjà constitué mais qu'elle va seulement l'étayer. Elle fini par me demander 4000 euros pour la plaidoirie orale et pour le dossier. On ne peut pas se permettre, il ne nous reste rien. J'ai écoulé les économies de ma mère, je suis à zéro moi-même, il me reste à peine de quoi manger et mettre l'essence pour aller au travail. Nous cherchons un autre avocat, qui puisse nous proposer des paiements échelonnés, chose que mon avocate ne me permettait pas de faire.

Nous trouvons rapidement un avocat spécialisé dans les affaires familiales. Il n'est pas spécialement sympathique, il fait juste ce que je lui demande, écrit ce que je lui transmets, ligne par ligne, page par page. C'est exactement ce qu'il me fallait. Un

avocat qui arrête de limiter les détails importants, et qui arrête de penser à ma place. Si je pouvais, je me défendrais bien mieux sans avocat. Malheureusement, la procédure ne le permet pas. Nous étayons le dossier au fil des jours, mon dossier est prêt en moins d'un mois. J'ai hâte de divorcer, de me libérer de ce mariage chaotique qui n'aurait jamais du être.

Je vais mieux. Je revis peu à peu. Je sors beaucoup. Je me fais belle, très belle. Je fais de mon mieux pour me sentir vivante et pour rattraper les années que j'ai passées à vivre de malheurs. Je pars en vacances avec mes amies, je partage des diners sympas avec du monde, j'arrive à avoir des discussions sans me forcer, je reprends vie oui.

Ni mon ex-mari ni moi n'assistons à l'audience. Seuls nos avocats y participent. Je suis soulagée de ne pas y être, c'est chaque fois une grosse pression pour moi de me trouver dans les locaux des tribunaux face à des gens qui prendront des décisions qui changeront ma vie et celle de ma fille et qui s'en iront dormir le soir comme si de rien.

Environ un mois plus tard, la décision tombe. On ne modifiera rien. La fin du chapitre. Je m'étais promis de ne plus me battre si je perdais ce procès. Je prends ma voiture et je pars sans savoir où. Je pleurs encore, j'hurle sur l'autoroute, j'ai le cœur noué, je conduis par automatisme. Mes membres tremblent et ma tête est sur le point d'exploser. Je roule des kilomètres sur une montagne du Valais là où il n'y a personne. J'arrive au sommet et me gare. Je m'assois sur de l'herbe mouillée et je regarde les trois vaches qui ruminent près de moi. Je m'allonge et contemple le ciel. La vie s'arrête pour un instant. Mes larmes ne coulent même plus. C'est la délivrance. Le jour où j'ai décidé de ne plus me battre en justice, c'est ce jour là. Je me sens profondément triste mais soulagée à la fois. Un rêve s'évanouit, celui de voir ma fille grandir auprès de moi chaque jour, comme tout le monde, comme chaque mère. Le rêve de l'éduquer, de lui transmettre le meilleur de moi-même, le rêve de lui faire son petit déjeuner tous les matins, et de la coucher tous les soirs. Le rêve de l'avoir toujours à proximité. Le rêve qu'elle me raconte chaque jour ses journées. De faire les devoirs. De regarder un film. De rire ensemble. Le rêve s'écourtera à 2 jours par mois. Le premier week-end du mois. Les vacances scolaires.

Aujourd'hui, cela fait deux ans que la procédure est terminée. Cela fait 4 ans que Meïssa vit chez son père. On s'habitue à tout, c'est vrai. Moi qui pensais ne jamais m'en remettre. Je m'en remets à Dieu et lui demande chaque jour pardon de n'avoir plus cru en lui. C'est lui qui m'a sauvée et m'a redonné le goût de vivre. C'est lui qui

m'écoute chaque soir quand je me prosterne et vide mon sac d'amertume. On n'oublie rien, on vit avec. Ma fille a 7 ans, se porte bien, a beaucoup d'amour ici et là bas. Un jour elle grandira, et saura que maman a fait son possible pour l'avoir auprès d'elle.

Quant à mon ex-mari, je me suis purifiée de la haine que je ressentais envers lui. J'ai longtemps hésité à vouloir pardonner. Comment pardonner alors que c'est de sa faute que notre fille grandira en voyant sa maman deux jours par mois. Je pardonne pourtant. Je me libère car la haine a pesé bien lourd sur mes épaules. On ne se salue pas encore lorsqu'on s'échange Meïssa. La fierté, l'égo, la gêne peut-être aussi. Je lui souhaite d'être toujours disponible et aimant pour notre fille.

Fin du chapitre. Fin du combat. J'y ai perdu des plumes mais d'autres ont poussé. Celles de la sagesse, celles de la patience, mais surtout celles de la gratitude.